Collection POLICE

95c

RENÉ DUCHESNE

LA VILLA DES SUICIDÉS

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

J0201

La villa des suicidés

Roman policier inédit

par RENE DUCHESNE

I

SUICIDE OU MEURTRE?

Dans le bureau réservé aux agents de service de la P. J., un gros homme rougeaud somnolait, le menton dans ses mains, les coudes sur la table. Arrivé le premier, comme toujours du reste, Constant Fringel venait de reprendre son sommeil interrompu chez lui par une épouse soucieuse de l'avancement du policier.

Malheureusement l'exactitude, dans cette profession aussi difficile que dangereuse, n'est point une raison suffisante pour que l'on en tînt compte en haut lieu, et Fringel, à quarante ans, ne pouvait encore se glorifier d'aucune réussite dans les enquêtes pourtant peu compliquées qu'on lui confiait.

Méfiant par nature, poussé par profession à vivre dans un monde interlope, il voyait des coupables partout.

Ce matin-là, donc, dormant comme chaque matin, il fut tiré de son sommeil par des collègues faisant irruption dans le bureau.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

— Eh, marmotte, cria Duroc venant secouer son ami, il y a ce matin dans les quotidiens une affaire sensationnelle. Celui qui débrouillera le drame mystérieux de la Villa des Suicidés passera au moins chef de la Sûreté.

Cette plaisanterie fit hausser les épaules à Fringel qui, pourtant, écouta attentivement la lecture de l'article en question. Sous ce titre sinistre : « la Villa des Suicidés », un reporter avait écrit ceci :

« Il existe à Sainte-Adresse, près du Havre, un peu éloignée des luxueuses villas bâties dernièrement, une maison basse entourée d'un immense jardin inculte et qui fut la propriété pendant vingt ans d'un Anglais taciturne, lequel se pendit il y a trois ans.

» Depuis, la sinistre demeure restait à vendre et le notaire chargé de trouver acquéreur désespérait d'y parvenir lorsque, il y a quatre mois, une jeune fille se présenta et acheta la maison. Elle s'y installa avec son oncle et hier, après une absence motivée par la nécessité de faire quelques achats au Havre, elle trouvait, à son retour, son oncle pendu dans sa chambre.

» Elle a déclaré au commissaire de police que l'infortuné n'avait aucune raison de mettre fin à ses jours et qu'elle ne pouvait s'expliquer cet acte de désespoir.

» Il est évident que le suicidé, capitaine en retraite de notre marine marchande, s'il passait pour un original, était un homme encore solide, pourvu de rentes suffisantes et nullement acculé au suicide.

» Les gens de la région sont persuadés qu'il a agi sous l'influence sinistre de cette demeure gardant entre ses murs les dernières pensées de John Hortys. Le capitaine Lagarde s'est pendu dans la même pièce que son prédécesseur.

» Rendons hommage au courage de la nièce du défunt, Annette Lagarde, qui a déclaré vouloir rester dans cette villa... et souhaitons qu'elle échappe à l'emprise de ceux qui, s'étant volontairement donné la mort, hanteront la Villa des Suicidés! »

Cette lecture terminée, Duroc, avec un coup d'œil malicieux à ses collègues, interrogea Fringel.

— Alors, mon gros? Tu ne crois pas au suicide du capitaine, toi, hein? C'est une bande de forbans qui aurait fait le coup et la petite y passera à son tour... Parles-en donc au Chef et demande-lui qu'il te confie cette enquête... Il y a du louche là-dessous, pas vrai?

Tout le monde se mit à rire tant Duroc avait réussi à imiter dans ces derniers mots la voix grave et lourde de soupçons de son ami Fringel. Celui-ci, accoutumé aux railleries, ne protesta pas, et se levant, répondit :

— Je vais suivre ton conseil, mon petit Duroc... et réclamer la faveur de suivre l'affaire, car en province ils ne seront pas de force. Oui, il y a du louche là-dessous. Le capitaine Lagarde était fou depuis la perte du *Bonne-Brise*, cargo qui fit naufrage il y a six mois, dans le Pacifique. Je le croyais interné.

— Et alors? insista Duroc... Un fou qui se suicide, c'est assez normal, après tout, car pour se donner la mort il ne faut pas avoir toute sa raison... Reste ici, je te dis, mon gros. Tu vas encore te faire rabrouer par le Chef.

— C'est probable, mais je suis persuadé qu'il y a du louche là-dessous, et je tiens à le signaler au grand patron.

Il sortit, laissant ses collègues désolés de sa hardiesse. Importuner le chef de la Sûreté alors qu'il s'agissait d'un banal fait-divers provincial ne pouvait qu'indisposer celui-ci contre un agent passant déjà pour une nullité.

— C'est idiot, grogna Duroc, on aurait dû l'empêcher de faire cette sottise. Le Chef va lui rire au nez ou le fiche à la porte.

— Après tout, Fringel est majeur et vacciné... On fait une belote, Duroc?

— Va pour une belote.

Fringel, lui, avec une calme assurance se faisait annoncer au Chef de la Sûreté.

Il dut patienter un bon quart d'heure avant de pouvoir exposer à celui qu'on appelait le Grand Patron sa théorie concernant l'affaire de la Villa des Suicidés.

— Chef, croyez-moi, il y a du louche là-dessous... Le

capitaine Lagarde, je m'en souviens admirablement, fut recueilli, il y a deux ans, sur le *Bonne-Brise*, cargo dont l'équipage avait fui en chaloupe lors d'une épouvantable tempête qui fit de graves avaries au bateau. Le navire hollandais qui sauva Lagarde a déclaré alors que le capitaine resté seul à bord était fou, donc incapable de répondre à une seule question. Ramené en France, Lagarde fut enfermé dans un asile d'aliénés. Qu'en concluez-vous, chef?

— Rien, absolument rien. Je me souviens maintenant de cette affaire du *Bonne-Brise*. Il y eut alors une enquête de faite. Lagarde serait resté deux jours sur le cargo démâté voguant à la dérive et il y a bien de quoi devenir fou, ma foi. Que ce fou se soit suicidé ne peut étonner personne et il faut votre imagination, Fringel, pour prétendre découvrir là-dessous un élément louche. Je crois que vous réussiriez mieux comme auteur de films de cinéma que comme policier. Entre nous, vous devriez renoncer à votre profession. J'estime votre droiture, votre bravoure... mais je ne peux vous faire espérer le moindre avancement, car on ne vous maintient dans vos fonctions que par bienveillance. Cessez donc d'imaginer des complications criminelles dans chaque fait-divers et laissez-moi travailler en paix.

Il s'était levé et marquait maintenant un vif mécontentement malgré ses paroles courtoises. Le gros Fringel, atterré, balbutia :

— Ça alors... Eh bien ça... Si je m'attendais... Mais puisqu'il en est ainsi, j'aurais tort de m'obstiner... évidemment on ne m'a jamais fait confiance et... Ah, tout de même... c'est malheureux...

La sonnerie du téléphone le fit taire. Le chef, décrochant l'appareil, prit la communication et Fringel, qui ne voulait pas sortir sans avoir pris congé du Grand Patron, attendit tout en prêtant l'oreille aux réponses bien peu compréhensives de cette conversation qui semblait étonner le chef de la Sûreté.

Enfin, ayant raccroché l'appareil, celui-ci désignant une chaise au policier, déclara :

— Reconnaître une injustice est un devoir, Fringel... Je crois à présent que vous avez eu raison de flairer du louche dans l'affaire de la Villa des Suicidés. La police du Havre me téléphone que la dite villa a été cambriolée pendant la nuit, que les habits du mort ont été fouillés, décousus même, sans doute pour s'assurer que rien n'était caché entre la doublure et le drap du veston. De plus Annette Lagarde, la nièce du suicidé a disparu! On réclame des policiers de Paris. Fringel, je vous charge de cette mission délicate. Prenez un de vos collègues avec vous et partez pour le Havre aussi vite que possible.

— Merci, chef, répondit Fringel rayonnant. Je prouverai que vous avez eu raison de me faire confiance. Je ne suis pas un imaginatif, croyez-le bien, mais j'ai confiance en cet instinct que, chez nous, on appelle le flair... et j'affirme que le capitaine Lagarde ne s'est pas suicidé. Il a été tué... Un suicide? Non... Un meurtre.

— Prouvez-le, alors mon ami.. En tous cas un fait est certain, le cambriolage de la Villa des Suicidés. Un autre est probable, la fuite de la coupable ou de la complice des coupables.. Je vais faire rechercher les antécédents de la demoiselle Annette Lagarde et vous enverrai les notes la concernant... Vous partez avec Duroc, probablement?

— Oui, chef. Il est tatillon et méfiant mais sérieux et consciencieux et puis nous avons l'habitude de travailler ensemble.

— Entendu. Voyons, il est dix heures... déjeunez en vitesse et prenez l'express de midi quarante. Tenez-moi au courant par téléphone et montrez-vous prudent avec la Presse. Bonne chance, Fringel. Je suis enchanté que vous puissiez prendre enfin votre revanche.

— Et moi donc!

Quand il reparut au milieu de ses collègues, le gros policier triomphant dédaigna de donner la moindre explication. Il se contenta d'avertir Duroc de la mission dont on les chargeait tous les deux et ajouta, d'un ton dégagé :

— Avoir du flair, tout est là dans notre métier... Le

Chef l'a bien compris. Lâche donc tes cartes, Duroc, on prend le train de midi quarante. L'affaire de la Villa des Suicidés sera sensationnelle... C'est bizarre que je sois le seul à m'en rendre compte.

Duroc serra les mains de ses camarades, prit son imperméable, son feutre gris et bougonna, nullement convaincu :

— Un déplacement inutile, j'en jurerais. Un timbré qui se suicide c'est tout ce qu'il y a de clair et de normal... Enfin, on est au mois de mai et un petit voyage sur la côte peut avoir des agréments. A demain, les amis... car je devine que notre retour ne tardera pas. Sacré Fringel, va, qu'as-tu pu raconter au Chef pour le décider à nous offrir gratis une journée au bord de la mer?

Ce ne fut que pendant le déjeuner dans une brasserie proche encore déserte à onze heures du matin que Fringel condescendit à parler à son ami du cambriolage macabre, de la disparition d'Annette Lagarde.

— Bon, j'y suis, admit Duroc... La petite est dans le coup. Ses complices ou son amoureux ont cherché en vain un testament. Le capitaine ne devait pas être sans fortune. Mais ne complique pas les choses, mon gros... et laisse le cargo *Bonne-Brise* où il est c'est-à-dire au fond du Pacifique. Moi je résume déjà l'enquête... Un fou se pend et la nièce craignant que le mort ait laissé un testament la déshéritant explore la maison, fouillle le cadavre puis, déçue, prend la fuite avec son complice. On les retrouvera facilement et ils s'en tireront avec deux ans de prison. Si la gamine est gentille, elle peut bénéficier d'un sursis... car on ne parle pas qu'il y ait eu vol ni effraction. Les limiers normands se seraient bien arrangés tout seuls de cette enquête... si, avec ta manie de flairer partout quelque chose de louche, tu n'avais pas fait du zèle auprès du chef. Moi qui ce soir devais dîner chez mes amis Valin pour fêter les vingt-six ans de mon filleul! Je lui ai téléphoné avant le déjeuner, à Robert Valin, pour l'avertir de mon départ... Il va venir boire un café avec nous. Un bon petit, Robert, un beau garçon et un jour-

naliste qui fera son chemin. Tu sais qu'il est reporter au *Matinal* depuis quinze jours?

En terminant sa choucroute, Duroc ne daigna parler que de ce filleul inconnu de Fringel. Celui-ci, quelques minutes après constata que son collègue n'avait pas exagéré les mérites du jeune homme qui, assis maintenant en face des deux policiers, écoutait le résumé de ce que l'on appelait l'affaire de la Villa des Suicidés.

— Alors, conclut le parrain avec un soupir de regret, pas moyen de dîner chez toi, ce soir, mon gars.

— Chez moi, non, mais avec moi tout de même, parrain, car je vous accompagne tous les deux. J'ai confiance, en ton collègue, moi... et mon directeur m'a donné ordre de chercher un reportage sensationnel. Je ne pouvais trouver mieux, un naufrage dans le Pacifique, un rescapé dément, une villa dominant la mer et où les occupants ne donnent congé qu'en partant pour le royaume des morts, une jeune fille disparue... voilà de quoi fournir de la bonne copie. Le temps de donner un coup de fil au journal et je vous suis au Havre. Parrain, ton collègue est un as, j'en suis certain.

Cet éloge enthousiaste dérida Fringel, qui trouva le reporter vraiment sympathique. Il l'était, d'ailleurs. Grand, mince, assez élégant, Robert Valin avait une belle figure aux traits réguliers, des cheveux châtains légèrement ondés, des yeux gris à la fois rêveurs et intelligents. Il eût fait un admirable jeune premier de cinéma mais sa profession le passionnait et il entendait bien devenir rapidement célèbre.

— Eh bien, grogna Duroc mi-figue, mi-raisin, ça va être gai... Un visionnaire et un poète comme compagnons dans une enquête de cambriolage! A vous deux vous allez trouver des épisodes romanesques et matière à vingt romans policiers. Il me faudra travailler seul et voir clair pour trois. Enfin, puisque ça te fait plaisir, mon gars, de venir au Havre, file avertir tes parents et prendre ta valise. Rendez-vous à la gare Saint-Lazare, sur le quai de départ. Et ce soir, au dîner on boira du mousseux en ton honneur, Robert. On trin-

quera à tes vingt-six ans et à la fin de notre enquête... car tout sera terminé ce soir.

Fringel, qui buvait son café, ne daigna pas protester.

II

UNE MYSTÉRIEUSE AFFAIRE

La Villa des Suicidés était gardée par trois agents car en ce jour ensoleillé de mai les curieux avaient choisi comme lieu de promenade la propriété du capitaine Lagarde.

Le mort reposait encore sur son lit et c'est de lui que les deux agents venus de Paris s'occupèrent d'abord.

Autour du cou la trace de la corde ayant servi à la pendaison était encore visible et Duroc, convaincu du suicide, ne s'intéressa qu'au veston dont la doublure décousue dépassait maintenant le gros lainage brun du costume, aux poches arrachées.

— On cherchait un papier, c'est certain, fit-il à Fringel... La nièce flairait sans aucun doute un testament qui la déshéritait. Les traces de pas masculins relevées par nos collègues havrais prouvent qu'elle a reçu cette nuit la visite d'un complice qui, lui, s'est chargé de faire l'inventaire des meubles. Le secrétaire forcé, les tiroirs ouverts de la commode sont éloquents... Pauvre diable de capitaine! Il réchauffait un serpent dans son sein mais s'en est aperçu à temps. De là sa volonté de déshériter la jeune personne.

— Qui te dit, parrain, que cette enfant soit coupable? protesta Robert Valin en admiration devant une photo posée sur une étagère. Regarde ce joli visage si franc, si doux, est-ce celui d'une coupable?

Il avait pris le carton représentant une blonde aux yeux clairs et portant cette dédicace :

« A mon oncle chéri, sa petite Annette. »

— Ah, ah, tu te laisses influencer par l'agréable physique de la demoiselle, toi, mon gars? Ce que c'est que de n'avoir que vingt-six ans! N'empêche qu'elle a ouvert la porte, cette nuit, au complice. La preuve c'est que les serrures de la grille du jardin et de la porte de la villa n'ont pas été fracturées.

— Pourquoi alors celles des meubles le sont-elles? Annette devait certainement avoir toutes les clefs ou pouvait du moins les prendre une fois son parrain mort, riposta Robert visiblement séduit par la photo de la jeune fille.

— Tiens mais... tu as raison, mon petit... Diable! Qu'en penses-tu, Fringel?

Celui-ci qui examinait le cou du mort grommela :

— Quel est l'idiot de médecin qui a conclu au suicide? Cet homme a été pendu de force... Viens voir, Duroc... On distingue la trace d'un coup sur la nuque. Le capitaine Lagarde a été assommé et pendu ensuite pour égarer la police... Envoie un agent chercher le docteur qui a constaté le décès et réclame le médecin légiste du Havre... Il s'agit d'un meurtre, mes amis...

Duroc, attentif, dut avouer qu'en effet, il y avait sur la nuque du pendu une marque significative. Laissant Robert Valin inspecter les autres pièces de la villa, les deux policiers se regardèrent en silence, alliés désormais, convaincus que tout n'était pas aussi simple qu'on l'avait cru au début.

Le médecin de Sainte-Adresse arriva, déjà mécontent de devoir rendre compte aux policiers de ses constatations.

— J'ai trouvé le capitaine pendu, j'ai moi-même donné ordre de couper la corde. Cette trace à la nuque... eh oui, je l'ai vue naturellement. Elle doit provenir du nœud qui aura pesé sur la peau au moment de la pendaison. De là ce rond bleuâtre. Du moins

j'ai cru pouvoir conclure ainsi, le suicide étant pour moi évident. Le capitaine, d'humeur taciturne, était neurasthénique. Un demi-fou avec des lueurs de raison pendant lesquelles il devait souhaiter la mort. J'ai trouvé son suicide normal.

— Voyons, voyons, fit Duroc, était-il fou ou simplement déséquilibré?

— Le docteur de l'asile où on le soigna vous renseignera mieux que moi qui ne le connaissais que pour le voir passer en compagnie de sa nièce quand tous deux faisaient leur promenade quotidienne. On aurait dit un homme abattu, rongé par quelque chagrin secret. Il ne parlait à personne et sa parente n'avait de rapports qu'avec les fournisseurs de Sainte-Adresse. Un fou? Non, non, on ne l'aurait pas pris pour un fou dangereux en tous cas, ajouta-t-il en réfléchissant, mais pour un homme possédé par une idée fixe. Quand j'ai appris le suicide, je n'en ai pas été étonné. C'était la fin naturelle d'un tel homme, messieurs. Je ne puis rien dire de plus. Peut-être cette conviction personnelle que le capitaine devait aspirer à la mort influença-t-elle mon diagnostic? Mais trouvant un neurasthénique pendu dans sa villa pouvait-on vraiment songer au meurtre? J'ai donné le permis d'inhumer... Libre à vous d'en décider autrement.

— Et comment, railla Fringel sans le moindre égard... Qu'est-ce que c'est, agent? Ah bon, le médecin légiste? Entrez vite, docteur, et examinez-moi ce cadavre... Duroc, téléphone au juge d'instruction, aux photographes... On nage en pleine tragédie, mon ami... car il s'agit bien d'un crime, n'est-ce pas, docteur Otois?

— Je le crains. La victime a été assommée par un coup porté à la nuque... coup qui précéda la mort par pendaison, sinon la peau n'aurait pas pris cette teinte bleuâtre. Ce coup, fait par un poing solide très probablement, n'était pas mortel mais a suffi, à provoquer l'évanouissement de la victime... rendant ainsi très facile la comédie du suicide. Je crois pouvoir affirmer que ce malheureux était sans connaissance quand il fut

pendu... J'ai vu avant de venir ici le plan dessiné par un des agents qui gardent la villa. Depuis, les meubles ont été déplacés mais lorque la jeune nièce du mort, revenue à la villa et bouleversée par le spectacle qu'elle aperçut, courut chercher du secours, aucune chaise, aucune table ne se trouvait à proximité du pendu. Comment, dans ce cas, aurait-il pu accrocher l'extrémité de la corde au piton du plafond? Je m'étonne que ce détail n'ait pas frappé ceux qui ont fait les premières constatations.

Le docteur de Sainte-Adresse, assez penaud, balbutia :

— Le suicide semblait si naturel chez ce désespéré!

Fringel murmura que c'était toujours la même chose, la constatation des décès se faisait toujours machinalement, avec une indifférence regrettable car, selon lui, bien des coupables échappaient ainsi au châtiment.

— La mort n'est pas une chose normale, docteur, ajouta-t-il plus haut. Moi, dans chaque mort je flaire quelque chose de louche... et j'ai raison. En examinant mieux, on découvrirait bien des crimes. C'est notre devoir de nous méfier. Enfin, passons... Duroc, il faudra interroger l'agent qui a fait ce dessin, ceux qui ont défait le nœud de la corde du pendu... Où est cette corde?

Le gros policier s'agitait, ordonnait. Duroc, plus paisible, tournait lentement dans la pièce, sorte de chambre-bureau dont les murs avaient été dans la nuit dégarnis de leurs tableaux. Ces tableaux, jetés dans un coin, avaient été retirés de leur cadre, le fauteuil éventré laissait échapper son crin, deux coussins crevés étaient vidés de leurs plumes qui, maintenant, couvraient le tapis.

— On a cherché consciencieusement l'objet précieux, fit Duroc. Quoi? Bijou, testament? Il faut retrouver la nièce... Si toutes les pièces de la villa sont dans le même état, nul doute que le visiteur nocturne ait enfin trouvé ce qu'il désirait.

Le juge d'instruction arrivait en auto ainsi que les

photographes qui prirent quelques instantanés du corps et de l'état des lieux.

Robert Valin, revenant près de son parrain, fut présenté au juge Blanchard qui voulut bien lui permettre d'assister à l'interrogatoire.

Ce fut assez vite fait, le principal témoin, Annette Lagarde, étant déclaré en fuite. On entendit deux fournisseurs qui dirent tenir en grande estime la jeune fille fort dévouée à son oncle.

— C'était rare quand elle s'absentait, expliqua le boulanger. Elle a dit un jour à ma femme que le capitaine avait maintenant toute sa raison mais ne se souvenait pas de son passé. Ses plus vieux souvenirs dataient du jour où il s'est installé dans cette villa. Il avait conscience de son état et ce n'était pas fait pour le rendre bien gai... Quoi? Oh, non, monsieur le juge, on n'a pas été étonné d'apprendre qu'il s'était suicidé. Entre nous, mourir était ce qui pouvait lui arriver de mieux.

Oraison funèbre contre laquelle le juge d'instruction s'insurgea. Voyons, le capitaine, bien soigné, tendrement chéri, à l'abri du besoin, pouvait encore tenir à l'existence!

— Car il était riche ou du moins dans une situation assez aisée? Et puisque sa nièce était si bonne pour lui...

— N'empêche, assura l'autre témoin, épicier du lieu n'empêche qu'il vivait dans une frayeur continuelle. Tous les matins, de onze heures à midi, sa nièce le promenait. Eh bien, le moindre bruit, une auto qui passait un cri... une voix forte... tout lui causait une peur affreuse. Je l'ai vu un matin entraîner de force sa nièce vers leur maison parce qu'un taxi venait de s'arrêter à dix mètres d'eux et que deux hommes en descendaient. Deux gens paisibles, pourtant...

— Quel aspect, ces personnes? Vous permettez, monsieur le juge?

— Faites, Fringel. Répondez, témoin.

— Quel aspect, demandez-vous? Ben, je ne sais pas comment vous dire, moi... Des gens bien... enfin pas

effrayants. On en voit des tas du même genre. Le port du Havre y est habitué. Moi, ils m'ont paru deux matelots s'offrant une petite excursion.

— Des matelots? De quel bâtiment? Avaient-ils une inscription sur leur béret? Car ils avaient des bérets, probablement?

— Non, des casquettes, des chandails, un foulard au cou... comme ceux des équipages de la marine marchande. J'ai deviné qu'ils étaient marins en les suivant des yeux pendant qu'ils se dirigeaient vers le Pain de Sucre, la curiosité de l'endroit. Nous autres, on reconnaît les gens de mer à leur démarche. On est si près du Havre, on a l'habitude d'en voir. Même les officiers de marine se devinent quand ils sont en civil, à la façon dont ils marchent... Les deux de ce jour-là, c'étaient sûrement des gens de mer. J'en pourrais jurer. Mais ils n'ont même pas regardé le capitaine et après avoir bu un verre et vu le Pain de Sucre, ils sont remontés en taxi et ont regagné le Havre par le boulevard Maritime.

— Bien, merci. Qui a défait le nœud de la corde du pendu?

— Un agent, monsieur le juge. Bonnet, avance... et réponds.

Bonnet fit sa déposition. Averti par téléphone, le commissaire du Havre avait envoyé trois agents à la villa et les avait rejoints quelques minutes après. Bonnet, à la demande du docteur, avait tenu le corps pendant que l'on coupait la corde, puis il avait dénoué cette corde enroulant le cou du capitaine.

— On n'a pensé qu'au suicide, monsieur le juge. Le nœud que j'ai défait était sûrement l'œuvre d'un marin. J'en ferai le serment si c'est nécessaire. Alors comme le mort était un ex-capitaine de la marine marchande, ça m'a paru surprenant... On a été étonné, au commissariat, ce matin, quand la garde nous a téléphoné qu'il y avait eu cambriolage et que la porte de villa était entr'ouverte, la nièce du mort disparue... Elle est là, la garde... Si vous voulez la voir, monsieur le juge?

— Amenez-la... Quoique, puisqu'elle n'a fait qu'en-

trer sans toucher à rien, elle ne puisse nous apprendre que ce que nous savons.

Fringel et Duroc approuvèrent et cessèrent d'être attentifs.

La garde se nomma et déposa au milieu de l'indifférence générale. C'était une de ces infirmières privées qui, par profession, ont un visage inexpressif, l'habitude des catastrophes. Grande et maigre, âgée de cinquante ans, Julia Billard semblait l'insignifiance même, la résignation personnifiée. Rien ne devait l'émouvoir ni la surprendre. Infirmière des vivants, garde au chevet des morts, elle avait acquis une expérience qui lui laissait peu d'estime pour l'humanité.

Ayant conté son arrivée à sept heures du matin, sa découverte des portes entrebâillées, de la chambre mortuaire bouleversée, elle dit s'être immédiatement rendue à la gendarmerie d'où l'on avait téléphoné au commissaire du Havre. Son devoir accompli, Julia Billard était retournée chez elle.

— Bien, merci... Vous pouvez disposer.

— Monsieur le juge, il me semble que le témoin pourrait nous renseigner plus complètement, fit Robert Valin.

Son intervention déplut au juge ainsi qu'à Fringel. Duroc grogna :

— Robert, voyons... Tu sors de ton rôle, mon petit...

Mais le jeune homme insista.

— Madame a dit être venue à la villa à sept heures du matin. Pourquoi?

— Pourquoi? (Et Julia Billard, agressive, se tourna vers le reporter.) Eh bien! parce qu'on me l'avait demandé. Je veille souvent au chevet des morts pour permettre à la famille de prendre un peu de repos. Il n'y a rien là que de très naturel.

— Evidemment, approuva le juge impatienté. Cela suffit.

— Je suis reporter, monsieur le juge, et j'ai besoin, moi, de détails précis. Qui vous avait demandé de venir à sept heures du matin?

— M^lle^ Lagarde, naturellement.

— C'est bien ce que je pensais! s'écria Robert, ravi. Donc la nièce du capitaine n'avait pas l'intention de fuir dans la nuit puisqu'elle réclamait la présence d'une garde dans la villa. Je crois, moi, à l'innocence d'Annette Lagarde qui est partie en chaussons, sans chapeau... J'ai trouvé dans la villa trois paires de chaussures de femme mais n'ai pu découvrir une seule paire de chaussons ou de sandales. Il y a deux chapeaux dans l'armoire aux robes. Le sac à main de la disparue est sur la table de sa chambre. Peu de femmes sont capables d'un pareil oubli quand elles partent librement.

Intéressés, les deux policiers se lancèrent un regard d'avertissement. Une piste s'offrait... nouvelle...

— Hum! fit le juge désemparé... Peut-on vraiment admettre que la jeune fille ait été enlevée? En tout cas rien ne sera négligé, croyez-le, monsieur le journaliste, pour découvrir la vérité. Il est possible en effet que le cambrioleur ait forcé Annette Lagarde à le suivre. Mais dans quel but? Et comment a-t-il obtenu que cette jeune fille lui obéisse? Un enlèvement? Non... Un seul homme est venu cette nuit. La trace de pas, relevée par les soins des agents, le prouve.

— On a pu employer avec elle le même moyen qu'avec son oncle. Un coup de poing aura rendu la jeune personne incapable de résister. Ensuite l'homme a porté sa seconde victime jusqu'à l'auto qui attendait sur la route. La fréquence du passage des autos laisse trop de traces pour qu'on puisse en identifier une... mais il est probable que le cambrioleur n'est pas venu à pied... et comme la Villa des Suicidés est un peu isolée, aucun voisin n'aura entendu une voiture s'arrêter devant la maison puis en repartir.

— Pas mal déduit, Robert, approuva Duroc. Mais pourquoi cet enlèvement?

— On peut supposer, insinua Robert Valin qui regardait à nouveau la photo d'Annette que le visiteur, n'ayant pas trouvé ce qu'il cherchait, se réserve d'interroger la nièce du mort.

— Alors il ne s'agirait pas d'un testament? mar-

motta le juge, perplexe... Agent, allez me chercher le notaire de Sainte-Adresse. Nous l'attendons. Il faut être fixé immédiatement. Un homme tué, une jeune fille enlevée... ce serait donc une affaire importante?

— Et comment, riposta Fringel. Il y a du louche là-dessous, monsieur le juge, croyez-moi.

Les quatre hommes étaient maintenant seuls près du mort. Duroc félicita son filleul de son initiative. Il lui paraissait maintenant impossible, à lui aussi, que cette jolie enfant au doux sourire fût la complice d'un criminel. Fringel, lui, discutait avec le juge, lui exposait ses vues.

— C'est clair... L'homme vient, en l'absence de la petite, se fait ouvrir la porte par le capitaine qui le reçoit dans sa chambre-bureau, preuve qu'il n'était pas un inconnu pour Lagarde. Il est évident que le capitaine a ouvert au visiteur puisque les serrures des portes n'ont pas été fracturées. Donc le visiteur tue Lagarde en l'abattant d'abord d'un coup de poing, puis en simulant un suicide.

« Mais Annette, partie à quatorze heures, sera bientôt de retour et le criminel juge prudent de déguerpir car, en cette saison, les passants ne sont pas rares l'après-midi et les cris de la malheureuse auraient été entendus. Il revient dans la nuit. Annette, qui veille son oncle, entend sonner, va ouvrir... introduit l'homme dans la chambre mortuaire. Connaît-elle ce visiteur? Mystère... S'il lui est inconnu il a pu dire qu'il venait d'apprendre le suicide du capitaine qui fut jadis son ami... En tout cas, entré avec l'autorisation de la petite, il lui faut pourtant fracturer le secrétaire, preuve qu'Annette était déjà dans l'impossibilité de s'y opposer et même de s'enfuir pour chercher du secours. Robert Valin nous a fait connaître qu'Annette Lagarde avait réclamé une garde dès sept heures du matin, or, coupable, elle aurait eu le souci de se réserver le plus de temps possible pour se cacher ou quitter la ville... et aurait demandé la garde pour onze heures ou midi. Par conséquent, si Annette est innocente, il

ne s'agit pas d'un testament... la déshéritant... mais déshéritant plutôt d'autres parents ou un ami...

— L'ami... qui, sans testament, fit observer le juge, ne pourrait pas hériter, Fringel. Il s'agirait donc plutôt d'un parent ayant les mêmes droits que la nièce en question. Voilà qui facilitera les recherches... Mais, voici le notaire...

Me Ozouf fut net, précis.

Le testament du commandant Lagarde était dans son étude. Vieux de quatre ans, il instituait comme unique légataire Annette Lagarde.

— Ce fut le commandant, il y a un mois, accompagné de sa nièce, qui vint me confier ce testament, monsieur le juge. Daté d'avant la crise de démence de mon client et signé par deux témoins, il est inattaquable ainsi que je pus alors l'affirmer au capitaine. Ce dernier, n'ignorant pas qu'il avait été interné et se trouvant privé de tout souvenir concernant son passé me fit peine à entendre, messieurs. Il avait retrouvé ce papier dans son portefeuille et craignait qu'après sa mort on déclarât sa signature sans valeur. Or Annette était sa seule parente, le seul être qu'il aimât... et qui se fût inquiétée de lui. « Ai-je eu des amis? je ne me souviens de rien. Annette est tout mon univers maintenant. » Je le rassurai ayant lu le nom des témoins, deux hommes des plus honorables du Havre. Il me laissa donc son testament... que je tiens à la disposition de la Justice.

Le juge prit en note le nom des deux témoins et déclara cette première enquête terminée. Fringel avait retenu le nom des deux Havrais et dans le taxi qui ramenait les trois hommes au Havre décida, puisqu'il n'était encore que dix-huit heures, de leur faire une visite. Robert se chargea de l'enquête concernant Annette née au Havre. Duroc irait au bureau maritime où il espérait recueillir quelques précisions sur le passé du mort.

— Rendez-vous au *Tortoni* pour vingt heures. On bavardera en dînant. Chauffeur, déposez d'abord mes

amis à l'hôtel de ville. Vous me conduirez ensuite chez l'armateur Montigny.

III

L'INTROUVABLE ÉQUIPAGE

Robert Valin eut vite terminé sa mission. Annette Lagarde, née vingt-deux ans avant le crime, avait perdu ses parents dans un accident de chemin de fer alors qu'elle terminait ses études dans un lycée des environs. Son héritage consistait alors en quelques économies amassées par le chef de famille et se montant à trente mille francs. M. Louis Lagarde, frère aîné du capitaine, était employé aux Contributions et n'avait que de modestes appointements. Annette, âgée alors de dix-sept ans, passa son brevet, resta au lycée et fut émancipée un an après. Sérieuse, intelligente, elle trouva immédiatement des élèves, loua un modeste logis au centre de la ville. Le naufrage du *Bonne-Brise* cargo appartenant à un armateur du Havre, M. Montigny, le sauvetage du capitaine, son internement dans un asile de Rouen, décidèrent l'orpheline à s'informer du droit qu'elle avait de se charger du frère aîné de son père. Elle eut à l'Hôtel de Ville tous les renseignements et le maire, qui avait connu ses parents, se chargea personnellement d'appuyer la demande d'Annette. Le capitaine Lagarde, privé de ses droits civiques à cause de sa démence, fut donc confié à la tutelle de sa nièce qui acheta, au nom de Charles Lagarde son oncle, la maison déjà appelée « Villa du Suicidé ».

L'employé de l'Hôtel de Ville ajouta qu'Annette Lagarde était des plus estimables et avait une excellente réputation. Robert Valin en éprouva une joie réelle car les traits de la jolie blonde l'avaient séduit et il l'imaginait mieux en victime qu'en coupable. Ayant regagné le restaurant *Tortoni,* il se fit servir un Clacquesin et attendit ses amis.

Son parrain revint le premier, lança un :

— La même chose pour moi! au garçon accouru.

Et, d'un air mécontent, conta le résultat de sa visite au Bureau Maritime.

Le capitaine Lagarde, bien noté, était un excellent marin. Il avait commandé le *Bonne-Brise* pendant six ans et le naufrage du cargo restait un mystère pour tout le monde car lors du sauvetage de son maître resté le dernier à bord et privé de raison, le navire hollandais n'avait pas songé à chercher le livre de bord. Interroger le rescapé était inutile et la compagnie d'assurances refusait toujours de verser l'indemnité prévue à l'armateur.

— Mais l'équipage? avait demandé Duroc.

— Naufragé, disparu... introuvable! Selon la déclaration du navire hollandais, le *Bonne-Brise* démâté, machines en panne, était privé de sa chaloupe. On n'avait pu le remorquer car l'océan était alors secoué par une violente tempête et un pareil sauvetage eût risqué de mettre le Hollandais en péril. L'équipage ne fut signalé par aucun bateau, dans aucun port...

— Donnez-moi les noms des matelots.

— Voici, monsieur... Deux étaient très bien notés : les Havrais : Laurent, timonier, quarante ans, marié et père d'un fils de vingt ans alors sous les drapeaux; Bouillon, matelot, vingt-quatre ans, ayant une mère habitant Honfleur. Les autres, Villari, Italien, Signot, un Marseillais, Ratieret, de Dunkerque, Ramsonn, un Belge flamand, n'étaient pas sans reproches. Le mousse, seize ans, fils aîné d'une veuve habitant Brest, s'appelait Yvonnek, Pierre Yvonnek. Aucun n'a reparu ou ne nous a été signalé comme rescapé. Or, s'ils étaient vivants, ils seraient venus réclamer les dommages auxquels ils ont droit. Pour nous le seul rescapé du *Bonne-Brise* est le capitaine Lagarde. Ce qui nous a étonnés, c'est sa folie; un marin de son espèce supporte généralement les catastrophes maritimes avec plus de sang-froid... Voyez-vous, ce naufrage a toujours paru mystérieux... et la compagnie d'assurances en profite pour ne pas payer avant de savoir les causes exactes du

naufrage. On pense que le capitaine, responsable du malheur, en eut tant de remords qu'il en perdit la raison. L'armateur s'est résigné, je crois, à admettre ce fait. Je ne puis rien vous dire de plus.

« Et voilà, conclut Duroc furieux. Un équipage introuvable, un cargo naufragé mystérieusement, un armateur résigné, un capitaine fou... une nièce disparue. Comme dit Fringel, il y a du louche là-dessous mais je n'espère guère, pour ma part, découvrir la vérité si tout se tient et si la mort de Lagarde n'est que la suite du naufrage du *Bonne-Brise*.

— Parrain, pas de découragement, voyons! Le naufrage, vieux de deux ans, la disparition de sept matelots n'ont probablement aucun rapport avec la Villa des Suicidés. Mais il nous faut retrouver Annette Lagarde, c'est un devoir sacré pour nous. Elle a été enlevée, c'est prouvé... elle est en danger... Il faut la délivrer.

— Eh! mon gars, on fera son possible, l'impossible même, bien entendu. On cherche la piste à suivre. J'avais espéré qu'un matelot, au moins un, pouvait être retrouvé et nous mettre de gré ou de force sur la bonne voie car, je suis comme Fringel, entre nous, je flaire que l'affaire est née de ce naufrage... resté inexplicable. Sinon où chercher, qui chercher? Le capitaine avait un ennemi... or il ne fréquentait que des hommes de mer et redoutait quelques-uns d'entre eux. La déposition d'un témoin le prouve... Ah! enfin, voici le gros Fringel... Et il triomphe, lui, ma foi. Regarde son sourire ravi... Arrive, mon gros... On a besoin de réconfort! Un troisième Clacquesin, garçon... bien tassé... Voici un client qui souffre des poumons, il souffle comme un phoque menacé d'asphyxie.

Fringel qui palabrait volontiers lorsqu'il n'avait rien à dire d'intéressant était des plus modestes devant une réussite de ses efforts. Il fallut presque lui arracher les mots un à un et ce ne fut vraiment qu'après le dîner et le café bu, qu'il daigna enfin se montrer bavard.

Plus chanceux que ses deux amis, il avait vu l'arma

teur Montigny et en avait obtenu des réponses intéressantes.

Le cargo *Bonne-Brise*, abandonné en plein Pacifique par son équipage, avait été recueilli quinze jours après à quelques milles de San Francisco par un vapeur côtier. Le bateau français, examiné par des experts, n'avait, selon eux, aucune avarie grave. La tempête subie l'avait privé de ses mâts mais le cargo avait ses machines intactes.

Montigny qui connaissait et estimait fort le capitaine Lagarde assurait que celui-ci n'avait pas pu donner l'ordre de mettre la chaloupe à la mer. Conscient de ses devoirs, soucieux de ses responsabilités, il eût considéré comme une lâcheté indigne de lui l'abandon du cargo qui lui était confié. Donc, selon l'armateur, l'équipage s'était révolté contre Lagarde et avait déserté son poste.

Montigny avait plusieurs fois rendu visite au capitaine interné à l'asile Saint-Yvon dès son retour en Normandie. L'état du dément ne permettait pas alors d'ajouter foi à ses divagations et l'armateur restait convaincu qu'un drame s'était joué, en mer, entre l'équipage et son capitaine, drame dont fatalement Lagarde devait être la victime.

Seul à bord, l'infortuné ne pouvait espérer sauver le cargo et c'était sans doute cette conviction qui avait ébranlé sa raison.

Montigny avait renoncé à faire valoir ses droits à la prime d'assurance prévue en cas de naufrage, et le *Bonne-Brise* était encore dans le port de San Francisco où il attendait vainement un acheteur.

Quant aux sept hommes d'équipage du cargo, Montigny pensait qu'ils avaient péri, le Pacifique étant à cette époque secoué par une violente tempête qui avait duré plusieurs jours.

Il considérait désormais l'affaire comme terminée, puisque le seul survivant, le capitaine Lagarde, venait de se suicider.

— Je n'ai pas cru devoir démentir la fable du suicide, ajouta Fringel. Gardons pour nous le peu de

cartes que nous avons en main si nous voulons gagner la partie. Eh bien, Duroc, parle, tu en meurs d'envie.

— J'aime penser tout haut, avoua Duroc, j'y vois plus clair après. Donc, admettons que l'armateur Montigny soit dans le vrai. Il y eut révolte de l'équipage... Mais pourquoi?

— Je lui ai posé la même question et il n'a pu y répondre. Les matelots avaient bonne paye, bonne nourriture, et étaient sur la route du retour après un voyage assez long comportant des escales aux îles Marquises et à Honolulu.

— Moi je sais, par le bureau maritime, que deux des matelots étaient de braves gens au passé irréprochable. Ils n'ont pas pu accepter de faire partie des révoltés. Il y aurait donc eu combat...

— On pourra faire demander à San Francisco si le pont du cargo parut il y a deux ans avoir été le théâtre d'une bataille. Vois-tu, mon bon, pour moi, tout vient de là... Ah, l'enquête se révèle difficile! Un naufrage qui date de deux ans et une épave ancrée dans un port américain. De plus, sept matelots noyés ou courant le monde. Nous voilà frais!

Ils discutèrent assez longtemps malgré la nervosité de Robert qui voyait avec tristesse les deux policiers se désintéresser du sort d'Annette Lagarde.

Le jeune reporter ne devinait pas l'utilité immédiate de punir l'équipage révolté ni même le meurtre récent du capitaine. Mais une jeune fille était en danger...

Il le déclara assez brutalement à son parrain en lui reprochant de négliger son devoir. Duroc ne se froissa pas de l'observation et Fringel, une fois de plus, répéta :

— On cherche une piste... Vous n'allez pas nous apprendre notre métier, tout de même?... C'est le cargo qui détient le secret.

— C'est un rescapé de l'équipage qui a tué le capitaine et enlevé la jeune fille, assura Duroc. Elle n'est pas en danger. Si on avait voulu la tuer comme son oncle rien n'aurait été plus facile. Réfléchis, mon gars... Le meutrier, qui n'a pas dû trouver à la Villa

des Suicidés ce qu'il cherchait, a enlevé Annette dans l'espoir de la décider à lui dire ce qu'elle sait.

— Mais alors, gémit Robert, il va la torturer, c'est encore plus épouvantable que je le redoutais... Il faut fouiller la ville, donner le signalement d'Annette aux commissaires des gares, aux gendarmes, aux...

— C'est fait, voyons, grogna Fringel... Le juge d'instruction s'en est chargé. Si le meurtrier et la petite n'ont pas quitté le Havre avant notre arrivée ici, ils ne pourront plus le faire. Quant à fouiller chaque maison, de quel droit, mon petit, hein? Les honnêtes citoyens restent la majorité et nous n'avons pas la liberté de perquisitionner n'importe où, au hasard, sans soupçons, sans preuves. Faites-nous donc confiance!

Il était près de vingt-deux heures et Duroc se chargea de téléphoner au chef de la Sûreté parisienne. Fringel, très las, désirait gagner sa chambre d'hôtel et invita Robert à le suivre, mais le jeune reporter répondit qu'il allait faire une longue promenade pour essayer de calmer ses nerfs et, ayant dit bonsoir à son parrain devant le commissariat de la ville, il prit la direction des quais.

Le Havre, ville moderne presque luxueuse à cause de ses palaces destinés aux passagers fortunés, de ses maisons bâties par les négociants importants, garde ses quais fidèles à la tradition de tous les ports du monde. Là, point de grands hôtels ni de modernes brasseries, mais des « caboulots » aux rideaux tirés, aux seuils usés par des générations de marins en bordée. Chaque café, chaque hôtel, semble recéler des dangers certains. Les façades noircies des maisons ont des allures de mauvais lieux et les ruelles mal éclairées qui débouchent sur le quai sont sans aucune curiosité sur ce qui peut se passer là, rixe ou assassinat, qui laissera sur les pavés inégaux un inconnu mort et dévalisé.

Robert Valin, longeant le quai, les boutiques, fermées à cette heure, des marchands d'oiseaux exotiques, de singes et de curiosités japonaises, comprenait mieux maintenant combien il serait difficile de découvrir un matelot parmi tant d'autres ou même un renseignement

concernant cet inconnu. Pourtant, à tout hasard, il entra dans une taverne bondée de marins qui reprenaient en chœur le refrain chanté par une artiste rousse appuyée au piano.

Gagnant le comptoir encombré de verres vides, il se pencha vers le patron, colosse blond au regard méfiant.

— Je suis un reporter parisien, je désire faire un papier sur le monde du port. Acceptez donc un Calvados, on causera... Avez-vous des clients intéressants en ce moment?

Le colosse avait daigné jeter un regard sur la carte de Presse du jeune homme et, rassuré, se fit accueillant.

— On n'aime pas les mouchards mais les reporters, pas vrai, ça a droit de passage partout... Des types intéressants?... A la vôtre, monsieur... fameux, hein, le calva?... (il vida son verre d'une lampée, essuya ses lèvres d'un revers de main, et appela un consommateur). Soulier, arrive, mon fieu... J'vous présente Soulier, monsieur le reporter... Né natif du Havre qu'il n'a jamais quitté, il connaît le monde entier par les récits des matelots et chaque matelot par son nom. Soulier, tu peux parler, mon fieu... Monsieur regardera pas à t'offrir des verres si ta salive s'use en parlant.

Soulier, un grand homme maigre d'une soixantaine d'années, prit le bras de Robert comme si celui-ci lui eût été livré corps et âme en toute propriété, et le traîna vers une table libre, dans un coin de la longue et étroite taverne. Puis, appelant la servante, il commanda des sandwiches, une bouteille de bière en stipulant que c'était pour se mettre en train.

Pendant qu'il engloutissait ses sandwiches, Robert cherchait comment le questionner. Reporter-né, il eut trouvé en un tel lieu matière à maints articles, mais il ne se souciait pour le moment que d'Annette et de son ravisseur... qu'il supposait matelot, conviction partagée par les deux policiers, mais ne s'appuyant réellement sur rien de très sûr.

Pourtant, puisqu'il était prouvé que Lagarde ne s'était

pas pendu mais avait été pendu, le nœud avait donc été fait par l'assassin... et un marin seul avait pu faire ce nœud-là, affirmait un des agents. Annette, de plus, n'avait aucune relation, et son oncle, retranché du monde, ne fréquentait avant le naufrage et sa folie que des hommes de mer.

— Oui, c'est sûrement un matelot.

Il avait parlé tout haut sans s'en rendre compte. Soulier, momentanément rassasié, demanda de qui il s'agissait, et Robert lui désigna machinalement un des consommateurs.

— Vous dites vrai, celui-là est un matelot, un vrai... Pas de ces types qui, ayant fait un mauvais coup, s'engagent pour quitter le pays, non... un brave matelot de métier qu'a naufragé trois fois, découvert une île déserte et vous en conterait jusqu'à après-demain, des aventures avec découverte de trésor et tout le reste. Parce que, voyez-vous, monsieur, au fond les gens de mer c'est pas tellement l'attirance de l'océan qui les tient, mais bien surtout l'espoir d'un trésor à conquérir. On n'a pas toujours les moyens de fréter un vapeur, pas vrai, pour explorer les îles? Tenez, j'en connais un autre, un Suédois... qui prétend savoir où se trouve le butin d'un corsaire mort depuis cent ans, et il ne s'embarque que sur des bateaux allant sur la côte d'Afrique.

— Mais à quoi cela l'avance-t-il puisqu'il fait partie de l'équipage et doit revenir à bord après de courtes escales?

— Et les naufrages, alors, quoi que vous en faites? Sur dix matelots qui embarquent y en a la moitié qui espèrent naufrager. Non, non, je ne suis pas saoul... pas encore... j'dis vrai. Personne connaît vraiment ce monde-là... Des aventuriers, j'vous dis... d'honnêtes et braves aventuriers des fois, mais aussi d'autres qui savent aider la chance... sans regarder aux moyens. Les matelots mènent une vie de chien pendant les traversées, ne gagnent presque rien et risquent leur peau. Alors, pourquoi donc que vous croyez qu'ils acceptent si c'est pas dans l'espoir de revenir riches, un jour? Y

a donc les naufrages qui vous mènent gratis sur une terre déserte, peut-être la terre des mines d'or... y a aussi les naufragés qu'on recueille et qui ont leur secret, ceux qu'on rencontre dans les ports étrangers et qui savent des tas de choses. Tenez, Ramsonn, il est parti pour ça, il me l'a dit... pour se tirer des pattes une fois à Honolulu et explorer les îles.

Ramsonn?... un des hommes du *Bonne-Brise*! Robert tressaillit et dit :

— Parlez-moi de celui-là... seulement de celui-là... et buvez donc... Du Calvados?

— C'est pas d'refus. La Marie, deux calva... du bon... Monsieur est connaisseur et pas regardant.

Une fois servi, Soulier, béat, s'exécuta.

— Ramsonn était Flamand, un grand type brun aux yeux noirs comme on en voit dans son pays à côté de gars blonds aux yeux bleus. La domination espagnole a laissé dans la race flamande son sang ardent. Ramsonn, donc, descendant de quelque soldat espagnol, avait dû faire bien des métiers avant d'échouer au Havre. Exaspéré par sa pauvreté, autoritaire et cupide, il avait tout pour faire un chef.

« N'empêche qu'il s'était engagé comme simple matelot sur le cargo *Bonne-Brise,* capitaine Lagarde... Ce Lagarde, justement, qui vient de se suicider... disaient les journaux d'hier... En partant, Ramsonn avait dit à la femme d'un de ses nouveaux camarades :

« — Je reviendrai riche comme Crésus ou je ne reviendrai pas.

« Une idée qu'il avait en lui que ce voyage serait sa réussite ou sa fin.

» Las, ce fut sa fin! L'équipage du *Bonne-Brise* a disparu. N'empêche que celui-là, Ramsonn, était capable de tout, et même d'un peu plus... Pirate plus que marin, et se souciant peu de discipline. J'ai toujours eu dans l'idée qu'il avait dû soulever l'équipage contre le capitaine Lagarde, moi... et que c'était pour ça qu'on avait recueilli tout seul à bord le pauvre capitaine... car enfin, pourquoi qu'y s'était pas embarqué dans la chaloupe avec ses hommes, l'capitaine? A mon avis, on

a dû l'abandonner... Bref, ça, on l'saura jamais puisque v'là Lagarde défunt, muet pour l'éternité.

— Votre histoire me passionne. La Marie, deux autres Calvados, commanda Robert.

— Ça alors, vous êtes pas regardant à la dépense, fit Soulier admiratif. J'en sais d'autres, d'histoires... Y a celle de Leruchet revenu avec trois diamants dans sa chique...

— Parlons plutôt du *Bonne-Brise*. Vous connaissez la femme à laquelle Ramsonn parla de sa certitude de revenir riche ou de périr en mer? Je voudrais la voir, lui parler. Mon journal aime les récits faits par les femmes de marins. Ça émeut davantage les lecteurs.

Sans méfiance, ayant avalé son deuxième verre d'alcool, Soulier se leva.

— Y a qu'à aller au *Bout-du-Monde*, un bistrot qu'est tout près d'ici. La femme Laurent y est cuisinière. On la trouvera derrière le comptoir, l'est pas encore minuit et elle quitte jamais avant. La pauvre, son fils est mort v'là un an et comme son homme a péri y en a deux, l'est obligée d'gagner son pain. En lui donnant un p'tit quéque chose elle demandera pas mieux que d'dire c'qu'elle sait, allez... si elle sait quéque chose, comme de juste et de bien entendu.

Ayant payé les consommations, Robert suivit Soulier au *Bout-du-Monde*, bouge dans lequel dormaient, les poings sur la table, deux ivrognes, seuls clients de la soirée.

Là, pas de chanteuses. C'était un restaurant débitant les portions sur des tables mal lavées et renommé surtout pour ses prix exagérément modérés. On en avait d'ailleurs pour son argent, la mixture servie étant sans goût bien défini et faite de déchets de viandes diverses.

Robert, généreusement, offrit une tournée au patron et laissa Soulier parlementer.

— Bon, ça va, fit le tenancier, t'as qu'à appeler la mère Laurent. On va fermer, mais vous pouvez rester dans la cuisine qu'a une porte par derrière. Puisque

vous êtes « journalisse », mossieur, faudra dire un mot de mon établissement dans vos articles. La réclame, y a que ça qui attire le monde au jour d'aujourd'hui.

Quelques instants après, Robert, assis sur l'unique chaise de la cuisine, contemplait la veuve Laurent sanglotant depuis qu'avait été prononcé le nom du *Bonne-Brise*. Son chagrin calmé, la femme assura ne pas connaître Ramsonn, amené chez elle le jour du départ par son mari, et qui lui avait laissé le souvenir d'un mauvais gars.

— Il a parlé d'un tas de choses, ce jour-là, j'ai pas écouté, vu que j'préparais les effets d'mon homme. Un mauvais gars, ça oui, et qui m'a presque tourné les sangs, avant-hier quand j'l'ai aperçu.

— Il est vivant?

Robert s'était levé, vivement intéressé, mais le visage de la femme devint soudain hostile. Visiblement, elle regrettait déjà d'en avoir trop dit et ne songea plus qu'à se rétracter.

— Faut dire que j'ai cru que c'était lui, mais, au fond, c'est pas possible vu que tout l'équipage est péri. Des grands bruns comme lui, c'est pas rare d'en voir. J'ai voulu dire que ça m'a tourné les sangs d'voir quéqu'un qui me le rappelait. C'est tout. Allez, il est au fond d'la mer comme mon homme... A c'métier d'matelot, c'est tout c'qu'on gagne en fait d'trésor, une tombe gratuite, au royaume des poissons. Bonsoir, monsieur. A te r'voir, Soulier... Il est tard et faut que j'rentre chez moi.

En vain Robert essaya-t-il de la retenir, de la faire parler!

Soulier lui dit tout bas :

— Laissez-la, elle est butée... Rien à faire ce soir, mais j'sais où qu'elle gîte, j'vous y mènerai d'main. Pour moi, c'est bien Ramsonn qu'elle a vu, allez... mais elle a sans doute peur de lui.

Et, après avoir pris rendez-vous avec Soulier pour le lendemain matin, Robert, fier d'avoir enfin trouvé une piste, regagna l'hôtel.

IV

LES RESCAPÉS

Ce n'est que le lendemain que le jeune journaliste fit à ses amis le récit de son enquête nocturne. Duroc, admiratif, sifflota et Fringel, après avoir complimenté Robert, décida de se rendre avec lui chez la veuve Laurent.

— Nous tenons le coupable, Duroc, grâce à ton filleul... Un type capable de tout, dites-vous, mon jeune ami? Il nous faut ce Ramsonn. Une fois arrêté, il parlera, je m'en charge.

— Arrêté? D'abord, objecta Duroc, il faut le trouver. Ensuite, de quel droit l'arrêter? Nous n'avons aucune preuve contre lui... Le juge peut seulement le faire venir pour l'interroger, et s'il a un alibi... tout est raté.

Fringel, avec sa manie de voir en chaque individu un coupable, ne s'embarrassait pas de droit ni de loi. Arrêter d'abord, obtenir des aveux ensuite, telle était sa méthode. Il lui devait, à cette méthode, deux arrestations injustifiées et les reproches de ses supérieurs, mais n'en restait pas moins convaincu qu'il avait raison d'agir ainsi. Un innocent se tire toujours d'affaire, après tout, et mieux valait selon lui risquer d'accuser cent innocents que de laisser filer un coupable. Brave homme des plus pacifiques dans la vie normale, il devenait, chargé d'une enquête, le plus féroce des adversaires, et Robert Valin, inquiet de la nièce du capitaine, l'approuva de vouloir se montrer audacieux.

Le sort d'Annette Lagarde, si jolie, si jeune... et si malheureuse... justifiait aux yeux du jeune reporter les actes les plus illégaux.

— A votre aise, grogna Duroc. Moi je vais de mon côté... Je retourne au bureau maritime, puis je remon-

terai à la Villa des Suicidés... histoire de chercher à découvrir du nouveau. Ne m'attendez pas pour déjeuner.

Il était parti depuis dix minutes lorsque Soulier apparut. Il avala un café noir copieusement arrosé d'alcool et monta en taxi avec les deux amis.

La veuve Laurent habitait une mansarde dans une maison lépreuse d'une ruelle proche de la rue de Paris. Elle se montra d'abord résolue à défendre l'entrée de son lamentable logis, mais quand Fringel eut exhibé sa carte de la Préfecture de police, elle devint docile et tremblante comme une coupable.

Soulier la rassura. Il avait été mis au courant de l'affaire par le policier et, bien qu'il n'aimât guère se mêler aux enquêtes, il s'y était résigné parce qu'il s'agissait de quelque chose de plus sérieux qu'une rixe entre matelots ivres.

— Faut parler, mère Laurent! Si vous êtes veuve, c'est p't'être à cause de ce Ramsonn de malheur qu'a dû faire du dégât car sans ça, pourquoi qu'y serait pas allé au bureau maritime se faire inscrire comme rescapé et toucher la prime? L'capitaine de votre homme a été suicidé et sa nièce enlevée. On s'rait complice en refusant d'parler!

— Mais j'sais quasiment rien, moi, gémit-elle. L'autre jour, j'ai vu l'homme, sur le quai aux Oiseaux. Comme de juste j'y ai parlé. J'voulais savoir si Laurent avait péri, dame j'espérais tout à coup, moi, en voyant Ramsonn vivant. Alors y m'a dit qu'y pouvait m'parler qu'en secret et j'l'ai conduit ici... même qu'y s'est assis sur le lit et qu'y m'a menacée si j'disais que j'l'ai vu de me faire passer d'vie à trépas.

— Vous n'avez rien à craindre, assura Fringel, je vous ferai garder par des agents en civil. Désormais vous êtes sous la protection de la police. Voyons, qu'a-t-il dit du naufrage?

— Vous a-t-il parlé d'une jeune fille blonde? interrompit Robert.

— Pouce, à moi d'abord, ordonna le policier donnant un coup de coude au jeune homme qui se résigna

au silence. Allons, madame, courage, votre devoir est d'éclairer la justice.

— Ben, voilà alors... Il m'a dit qu'à bord l'capitaine était devenu fou et qu'il avait fallu l'enfermer à fond d'cale. Puis que la tempête avait brisé deux mâts... et qu'un matelot était mort de la fièvre jaune... un gars d'Honfleur qu'on avait immergé. Mon homme avait pris les papiers du mort, vu qu'il se chargeait de les remettre à la famille... et les autres, qu'a dit Ramsonn, avaient voulu les reprendre, ces papiers... à cause d'un plan de trésor caché, qu'y paraît... et ils sont tombés sur Laurent, malgré que Ramsonn aurait, qu'y prétend, essayé de l'défendre au péril de sa vie. Alors on a immergé Laurent... et les assassins, qu'avaient pas trouvé l'papier qu'y voulaient, ont décidé d'abandonner le cargo et son capitaine. On a mis la chaloupe à la mer et Ramsonn a bien été obligé de suivre les autres. Paraît qu'ils ont dérivé trois jours et qu'une barque de pêche les a recueillis, ramenés à terre où ils se sont séparés. Ramsonn sait pas ce que les autres sont devenus. Il veut pas avoir affaire aux autorités parce qu'il a peur qu'on l'accuse, vu que les coupables ont pas reparu. J'ai promis de rien dire. C'est tout.

— Hein, triompha Fringel, quand je disais qu'il y avait du louche là-dessous?... L'équipage s'est révolté, le capitaine est devenu fou, et le timonier Laurent, bien noté, a trouvé la mort en essayant de résister aux révoltés. Le matelot possesseur du plan d'un trésor avait de la famille à Honfleur, dites-vous, madame Laurent?

— Sa mère, monsieur, Louise Bouillon... Je l'ai vue le jour du départ du *Bonne-Brise*. Elle pleurait à fendre l'âme comme si elle avait eu l'pressentiment de son malheur. Après l'départ elle est r'tournée chez elle, moi chez moi, j'sais plus rien d'elle. Dites, monsieur, on va m'faire protéger, pas vrai? Ramsonn avait l'air d'un vrai loup traqué par des chasseurs... S'il savait que j'ai parlé, j'aurais plus qu'à faire une dernière prière.

— Je laisse près de vous Soulier et mon ami Robert pendant que je vais téléphoner au commissariat de

vous envoyer deux agents en civil. Votre mari sera vengé, j'en réponds.

Quand il revint chercher Robert et Soulier, la veuve du matelot, un peu rassurée déjà, vouait aux pires châtiments le Flamand, cause de sa peine et de sa misère.

— Attendez une heure encore avant de sortir, lui recommanda Fringel. Ensuite, allez et venez sans crainte, je vous ai procuré deux anges gardiens.

Robert proposa alors de visiter les nombreux cafés du port. Mais le policier en chargea Soulier qui, recevant cinquante francs, jura d'accomplir sa mission avec un zèle parfait.

— Venez, Robert, il faut trouver un bateau pour Honfleur. Je veux voir la mère du matelot Bouillon. Ah, il faut des preuves à Duroc? On lui en donnera...

— Mais Annette, mon ami... cette pauvre enfant est sûrement au pouvoir de cette brute de Ramsonn...

— Rien à craindre, j'en jurerais... Il a pris la petite parce qu'il croit qu'elle sait quelque chose concernant cet introuvable plan de trésor, trésor qui n'existe probablement pas, d'ailleurs... Mais ces marins sont tous des visionnaires... hantés par le désir de découvrir des gisements d'or ou la cachette des anciens corsaires. Si vous les connaissiez...

— Soulier m'a parlé d'eux... Des âmes d'aventuriers, pour la plupart...

— Oui... Parfois un naufragé a, en effet, découvert un trésor, et chacun se croit capable d'en faire autant. Les trésors sont aussi rares sur les îles désertes ou les terres lointaines que dans la vieille Europe, mais allez donc en persuader ces passionnés d'aventures fantastiques! Eh, l'homme, eh... toi, oui toi... Sais-tu qui pourrait nous conduire en canot automobile à Honfleur?

La perspective d'un bon pourboire décida l'homme qui, dix minutes après, amenait à Fringel le patron d'un canot automobile destiné aux touristes.

— Embarquez, cria le conducteur mettant le moteur en marche. Vous avez de la veine que je sois revenu tout de suite... Eh oui, j'ai déjà fait le voyage de Honfleur ce matin, des touristes matinaux... Ils ont em-

barqué à sept heures... un grand brun et sa fille, une jolie blonde bien pâle, la petiote, pas rassurée à ce que j'ai vu... et pas bavarde pour une femme; elle n'a pas dit un mot...

Robert et Fringel s'étaient assis devant le pilote. Le reporter prit une photo dans sa poche et la tendit à celui-ci.

— Vous la reconnaissez?

— Parbleu! Une photo ressemblante, ça oui... C'est eux que vous allez rejoindre? Faut espérer que de vous revoir ça ramènera des couleurs sur ses joues et elle en a besoin, la petiote...

Fringel laissa Robert remettre la précieuse photo dans sa poche puis lui dit à mi-voix, ironiquement :

— Dites donc, il ne faut pas vous gêner, vous! Vous ignorez qu'on ne doit rien prendre dans la maison d'un assassiné? Passe pour cette fois puisque, grâce à ce larcin, on est certain d'être sur la bonne voie. Mais je me demande pourquoi Ramsonn a choisi Honfleur comme résidence... Je lui en réserve une moins agréable... Hein, j'avais raison, la petite n'a rien à craindre...

— Jusqu'ici, oui, mais maintenant? L'homme doit savoir qu'elle ne possède pas ce maudit papier... et à Honfleur il y a des endroits déserts sur la côte où il est facile de se débarrasser d'une captive devenue gênante... Donnez ordre de forcer la vitesse, je ne vis plus, moi.

— Patience, mon jeune ami. Ah, ces amoureux!

— Mais je ne suis pas... Voyons, Fringel, je ne connais même pas cette jeune fille, vous le savez bien.

— Oh, elle est assez jolie pour qu'on s'en éprenne à la vue de sa seule photo! Et puis elle fait figure de victime, ce qui est romanesque, attendrissant pour un garçon à l'âme généreuse. Mais méfiez-vous, Robert... Il n'est pas prouvé qu'elle ne soit pas la complice de Ramsonn... pas prouvé du tout! Il a pu faire sa connaissance avant le prétendu suicide de Lagarde, s'entendre avec elle... Et la pâleur de la jeune personne pourrait bien être la crainte des gendarmes, hein?... Ils ont pu s'entendre pour aller questionner la mère de

Bouillon... Qui sait si Bouillon n'avait pas envoyé pendant la dernière escale du *Bonne-Brise* le document à sa mère?

Le bruit du moteur empêchait le pilote d'entendre la conversation des deux passagers. Fringel dut crier pour lui demander d'essayer d'aller plus vite et s'attira cette réponse, hurlée d'un ton plein de mépris pour tant d'ignorance :

— Vous sentez pas qu'on fait le maximum? C'est pas un hors-bord, mon canot de promenade...

Résigné, Robert s'absorba dans ses pensées et son compagnon, qui se sentait subitement pris du mal de mer, se pencha sur le bord du canot avec un hoquet significatif.

⁂

Duroc, comme il l'avait dit, s'était, lui, rendu une seconde fois au bureau maritime. L'employé qui l'avait reçu la veille l'accueillit joyeusement.

— J'ai du nouveau... Eh bien oui, j'ai cherché depuis... Ce mystère m'intrigue aussi, maintenant... et j'ai retrouvé trace d'un des gars de l'équipage en question, le mousse, un nommé Yvonnek, Pierre Yvonnek, de Brest. Pourquoi n'a-t-il pas fait de déclaration à son retour en France? Je l'ignore, mais vous pouvez le lui demander vous-même. Il avait près de seize ans à son embarquement sur le *Bonne-Brise*. C'est maintenant un matelot de dix-huit ans et demi engagé sur le paquebot *Paris* et bien noté, ma foi. Voici le livre de bord du *Paris* arrivé ce matin. Les hommes seront autorisés à descendre à terre ce soir mais, si vous ne voulez pas attendre, une barque vous mènera au paquebot.

— Je préfère ne pas perdre de temps.

— Alors venez avec moi, je vais donner ordre de vous laisser accoster. Les passagers ont débarqué, vous pourrez agir librement. Comptez-vous arrêter Yvonnek?

— Du tout. L'interroger me suffira pour le moment, je prierai simplement le commandant, si besoin est, de le mettre aux arrêts en attendant mieux. Il est déjà cou-

pable de n'avoir pas fait de déclaration en règle comme rescapé du *Bonne-Brise*, n'est-ce pas... et pour avoir renoncé à réclamer son indemnité à l'armateur il fallait qu'il ait quelque chose à se reprocher... Je saurai quoi ou je ne suis plus Duroc.

Le *Paris* superbe paquebot assurant le service « Havre-Québec » faisait sa toilette en vue des prochains passagers. Le commandant en second se mit à la disposition du policier lorsque celui-ci eut décliné sa qualité et lui prêta sa cabine où il fit appeler Yvonnek qu'il laissa ensuite en tête-à-tête avec Duroc.

— Mon garçon, déclara le policier, il faut me conter le naufrage du cargo *Bonne-Brise*, le sort de l'équipage ayant embarqué sur la chaloupe et la raison de ton silence depuis deux ans passés. Ne mens pas, ça pourrait te coûter cher...

— Ah, j'aime mieux tout avouer que de continuer de trembler qu'on me retrouve et qu'on m'arrête... Si je me suis tu, c'est parce que j'ai l'air d'être coupable bien que je n'aie rien à me reprocher. C'est Ramsonn qui a tout fait, lui et ses trois complices.

— Nomme-moi ces trois complices.

— Villari, Signot et Ratieret, Bouillon était mort de la fièvre et le timonier Laurent a été tué par la bande Ramsonn. Qu'est-ce que je pouvais faire contre eux, une fois le capitaine enfermé à fond de cale?

— Raconte et sois sincère, c'est la seule façon de t'en tirer, grommela Duroc prenant un ton sévère, bien qu'il eût déjà deviné que le jeune Breton lui dirait la vérité.

— Ben, ça a commencé après l'escale à Honolulu. Bouillon, qui avait connu sur le port un type à moitié mort de privations et aussi d'un coup de couteau, a soigné le blessé qui a quand même trépassé dans ses bras. Ses derniers mots ont été pour donner à Bouillon un parchemin sur lequel était dessiné le plan d'une cachette à lui. « J'suis sans famille et sans amis, qu'il aurait dit à Bouillon, j'te lègue le plan de mon trésor. » J'sais ça parce que Bouillon, quand le *Bonne-Brise* eut

repris la mer, a tout raconté au capitaine et que Ramsonn et moi on a tout entendu.

« Ramsonn a répété la chose aux autres et, de ce moment, rien n'a plus guère marché régulièrement à bord. Bouillon, qui avait pris les mauvaises fièvres est mort quatre jours après et on l'a immergé après lui avoir pris ses papiers pour les envoyer à sa mère. Ramsonn a dit qu'il se chargeait de les porter à Honfleur et le capitaine lui a remis le portefeuille mais le parchemin n'était pas dedans. L'équipage a flairé que le capitaine avait gardé pour lui le plan du trésor et tous les quatre sont allés lui demander des comptes. Laurent était à la barre et moi on m'avait envoyé aux machines mais j'ai tout laissé pour avertir Laurent. Il a couru au secours du capitaine, seulement c'était trop tard. Ils ont assommé le timonier à coups de poings, à coups de pied, à coups de couteau, puis ils l'ont jeté par-dessus le bastingage.

— Les brutes, ils méritent la mort, marmotta Duroc révolté.

— Ça oui, reprit Yvonnek. Mais qu'est-ce que j'pouvais faire, moi? Y a plus d'deux ans de ça, j'étais pas bien fort et puis j'ai eu peur, faut dire c'qui est... J'suis retourné aux machines mais de là j'ai pu entendre les quatre bandits descendre le capitaine à fond de cale et l'enfermer à clef. Parait, à ce que j'ai surpris, qu'ils avaient fouillé ses vêtements sans dénicher le fameux plan alors ils ont cherché dans les papiers du capitaine... sans plus s'occuper du *Bonne-Brise* stoppé en haute mer. C'est alors que la tempête a soufflé, brisé les mâts... et que les quatre bandits ont reconnu qu'ils étaient incapables de diriger le bateau. Dame, après l'capitaine c'était Bouillon et Laurent qui en savaient le plus...

« Alors ils ont décidé d'abandonner le cargo comme s'il était naufragé, vu que ça leur assurait l'impunité, qu'ils ont dit. Villari a brûlé le livre de bord, les autres ont mis la chaloupe à la mer. On m'a appelé pour m'emmener mais j'pouvais pas laisser l'capitaine couler comme un rat dans sa tanière et j'étais descendu

lui ouvrir... Puis j'suis remonté en courant sur le pont, j'ai sauté dans la chaloupe qui s'est éloignée du cargo à toute vitesse... mais pas assez vite pour que le capitaine ait pas eu le temps d'monter sur le pont et de crier à ses hommes : « Pirates, le parchemin est à bord et j'y ai écrit vos noms et vos crimes. Vous serez pendus, pendus... » Il était comme fou déjà, monsieur...

« Paraît qu'il a été recueilli que trois jours après, il y avait bien de quoi lui faire perdre la raison. Nous, on a été retrouvés par un bateau de pêche, ramenés à terre. Villari, alors, nous a fait jurer de ne jamais dire qu'on avait fait partie de l'équipage du *Bonne-Brise*. Tous quatre étaient effrayés depuis qu'ils savaient que leurs noms étaient écrits sur le parchemin. Ils espéraient que le cargo abandonné allait couler avec le capitaine.

« Moi, je suis tombé malade, paraît que j'avais le délire... Quand je suis revenu à moi, les quatre bandits étaient partis... j'sais pas où. Les indigènes qui m'avaient recueilli et soigné habitaient une petite île pas loin de Los Angelès. On m'y a conduit en barque mais j'ai jugé prudent d'éviter les questions des autorités et j'ai travaillé dans une auberge pendant trois mois, puis chez un fermier. Quand j'ai eu un peu d'argent de côté je suis allé à San Francisco et je me suis fait rapatrier sans parler du *Bonne-Brise* auquel personne ne songeait déjà plus. Là, tranquille puisque j'avais tenu ma parole de rien dire, j'suis retourné à Brest chez ma mère. Ensuite j'ai embarqué sur un cargo, et enfin j'ai obtenu un engagement sur le paquebot *Paris*. Mais j'ai jamais cessé de trembler et d'me dire qu'un jour on viendrait m'demander c'qui s'était passé... J'vous jure que c'est là la vraie histoire du cargo et du capitaine Lagarde... et j'ai jamais revu, Dieu merci, aucun des quatre révoltés du *Bonne-Brise*.

Duroc, bien que blasé sur les crimes, était sinistrement impressionné par ce récit dont il ne pouvait pas mettre en doute l'absolue sincérité. Il comprenait maintenant pourquoi les quatre misérables voulaient à tout prix retrouver le document... non pas tant à cause d'un

plan de trésor probablement imaginaire, mais parce que Lagarde avait écrit sur ce parchemin les noms des coupables et leurs forfaits.

Aucun ne pouvait se sentir en sécurité tant que ce document existerait!

— Vous n'allez pas m'arrêter, dites? gémit Yvonnek.

— Non, mais ne t'avise pas de déserter le *Paris*, car je te retrouverais vite et tu payerais cher cette fantaisie.

Puis, plus doucement, tapotant l'épaule du jeune marin, il ajouta :

— Tu as fait ton devoir lors du drame, après tout. Sans toi, le capitaine serait mort à fond de cale dans un cargo à la dérive. Ce qui l'attendait ne valait pas mieux et il est mort malgré tout de la main d'un de ses anciens matelots... Triste fin! Allons, Yvonnek, au plaisir, mon garçon... Le *Paris* ne repart que dans six jours et d'ici là j'aurai probablement besoin de toi, je viendrai te chercher pour que tu fasses ta déposition devant le juge. Tu m'as bien tout dit, n'est-ce pas?

— Je vous l'jure, foi de marin.

— Allons, je te crois. Au revoir, mon petit.

LE TROISIEME SUICIDÉ

Pendant cet interrogatoire dont Duroc pouvait se féliciter, Fringel et Robert Valin enfin arrivés à Honfleur s'étaient dirigés vers la demeure de la mère de Bouillon.

La vieille femme habitait une maison basse entourée d'un jardinet et située loin du centre, près de la côte. De ses fenêtres, elle pouvait voir cette mer qui lui avait jadis pris son mari et gardait jalousement son fils.

— Entrons, marmotta Fringel, la porte est ouverte...

Laissez-moi passer le premier, Robert, j'ai mon revolver dans ma poche... La vieille a une visite, j'entends une voix masculine... Il y a du louche là-dessous, parbleu... Je vous parie cent sous que Ramsonn est en train de cuisiner la pauvre femme!

L'un suivant l'autre, les deux amis traversèrent le potager, poussèrent la porte entr'ouverte de la salle du rez-de-chaussée.

A leur entrée, un homme se leva brusquement et leur fit face : Ramsonn! Fringel n'en pouvait pas douter... C'était bien là l'individu décrit par la veuve Laurent.

Très grand, brun, le teint hâlé, il pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans. Il était vêtu d'un complet usagé qui semblait trop étroit pour ses larges épaules. Tête nue (sa casquette était posée sur une table) il montrait une chevelure brune, un peu longue, embroussaillée qui lui donnait un air farouche. Pourtant, à la question de Mme Bouillon interdite et lui demandant qui étaient ces deux nouveaux venus il répondit avec politesse et douceur :

— Je ne les connais pas, maman Bouillon. Vous désirez, vous autres? Est-ce qu'on entre comme ça chez les gens sans frapper ou appeler?

Ceci d'un ton de reproche mais sans violence. Fringel, la main dans la poche droite de son veston, riposta :

— Rengaine tes leçons de politesse... Tu es « fait », Ramsonn... Robert, prenez les menottes qui sont dans la poche de mon pantalon et passez-les aux poignets de cet intéressant individu. Toi, pas de blague, sinon je tire...

— Ah, mon Dieu, gémit la mère Bouillon, c'est-y possible?... Il venait me parler de mon pauvre petiot... Ça n'a pas l'air d'un mauvais homme.

— Vous inquiétez pas, la mère, fit Ramsonn, il y a sûrement erreur. Je n'ai rien à me reprocher... Allons, mettez-moi les menottes, vous, ne serait-ce que pour permettre à votre compagnon, le gros cramoisi, de lâcher son revolver.

Cette tranquillité ne troubla pas Fringel sûr de soi,

ni Robert qui, ayant fermé les menottes, demanda au colosse :

— Et la jeune fille? Oui, Annette Lagarde... inutile de nier, le pilote du canot-automobile nous a tout dit... Qu'avez-vous fait de la pauvre enfant, misérable?

Ramsonn sourit, haussa les épaules.

— Ah, vous savez? Bien, elle se promène, cette petite. Elle est bien libre, je suppose... Vous voulez l'arrêter aussi?

Robert serra les poings. Si Ramsonn n'avait pas été immobilisé par les menottes le jeune reporter n'aurait pu s'empêcher de se jeter sur lui. Il maîtrisa sa colère à grand'peine et Fringel s'approcha du matelot.

— Tu est « fait » alors autant tout avouer, on t'en tiendra compte. Qu'as-tu fait de la jeune fille que tu as enlevée l'autre nuit, dans la villa du capitaine Lagarde?

— Oh, voyons, fit doucement Ramsonn, causons sérieusement. Annette est une amie, là... Oui, elle a de l'estime pour moi et sait que je lui suis dévoué en souvenir de son oncle qui fut mon commandant à bord, il y a quelques années. De passage au Havre, je me suis présenté à Sainte-Adresse et la petite m'a appris le suicide de son oncle. On a bavardé gentiment et avant-hier soir je venais lui faire une petite visite amicale quand elle est accourue à ma rencontre et m'a déclaré qu'elle ne voulait pas rester une minute de plus dans la « Villa des Suicidés ». Une garde viendrait au matin prier près du mort, qu'elle a ajouté... alors moi, la voyant bouleversée, je l'ai emmenée à mon hôtel, le « Havrais », rue de Paris. Vous pouvez vérifier... Comme j'avais l'intention de venir voir la mère de Bouillon, elle a demandé à m'accompagner... et elle doit visiter Honfleur, la pauvre, sans se douter qu'on vient d'arrêter son protecteur. Voilà tout. De quoi m'accuse-t-on?

— Très fort, avoua Fringel... Tu ne manques pas d'audace ni d'intelligence et j'admets que la jeune fille t'aie suivi volontairement. N'empêche que tu es accusé d'avoir « suicidé » ton ancien capitaine et d'être revenu

le lendemain dans la nuit pour cambrioler sa villa, probablement avec la complicité d'Annette Lagarde.

— Non, non, Fringel, protesta énergiquement Robert, c'est impossible, cela... Annette est victime des machinations de ce misérable.

— Tiens, tiens, ironisa Ramsonn, voilà un jeune homme qui paraît s'intéresser beaucoup à la petite. Elle qui se disait sans amis, elle vous oubliait. Un amoureux, probablement?

— Je n'ai jamais vu cette enfant, je n'ai appris son existence que depuis l'affaire de la « Villa des Suicidés » mais elle a en moi un défenseur.

— Du calme, Robert, conseilla Fringel. Allons, toi, en route, on retourne au Havre dans le canot qui t'a déposé ici. J'espère, madame Bouillon, que ce misérable ne vous a fait aucune menace? Nous somme arrivés à temps.

— Oh, il a été très poli, assura la vieille. C'est-y possible qu'il ait tué quelqu'un? Enlevé une demoiselle? Moi, il me parlait de mon petit, ça me faisait du bien... et il me demandait si mon fils m'avait envoyé une lettre de Honolulu... Je lui ai montré la carte que j'avais reçue... Mon pauvre fieu m'écrivait dessus qu'il reviendrait riche comme un roi à cause d'un trésor... Ça m'aurait suffi qu'il revienne avec sa solde, vu que les trésors dont parlent les marins moi j'y crois pas... Ils ont tous des histoires comme ça dans la cervelle, des bêtises quoi...

Fringel approuva de la tête puis prenant le bras de son prisonnier, grogna un « en route, gibier de bagne » qui ne troubla nullement Ramsonn. Robert, lui, déclara qu'il restait à Honfleur dans l'espoir de retrouver Annette Lagarde.

— Bonne idée, mon jeune ami. Voyez donc le brigadier de gendarmerie et faites-vous aider par ses hommes. Qu'on fasse une battue dans la campagne. Pour moi, la fille est complice mais, complice ou non, il n'en faut pas moins la dénicher et la ramener au Havre. On se retrouvera chez le juge, au Palais de Justice. Madame Bouillon, mes respects.

Le plus docilement du monde, Ramsonn régla son pas sur celui du policier et, sans souci des curieux qui le dévisageaient au passage, garda un silence railleur jusqu'à ce que, sautant dans le canot-automobile amarré au quai, il dise au pilote :

— Les retours d'excursion ne sont jamais aussi gais que les départs.

Puis s'asseyant à l'avant du bateau, il ne prononça plus une seule parole.

Et il ne daigna pas protester lorsque, arrivé au Havre, il fut enfermé dans la cellule du commissariat.

Robert, lui, avait couru à la gendarmerie mais le brigadier exigea des explications et voulut téléphoner au juge du Havre avant de se mettre à la disposition du jeune homme qui n'avait pu lui montrer que sa carte de Presse. Le juge d'instruction Blanchard ayant répondu que Robert Valin méritait toute confiance, trois gendarmes reçurent l'ordre de se mettre à la disposition du jeune homme mais on chercha en vain pendant deux heures, longeant la côte, questionnant les cultivateurs, les commerçants. Annette Lagarde avait disparu une fois de plus.

Désespéré, Robert retourna alors chez M^me^ Bouillon et fut stupéfait d'apprendre que la jeune fille y était revenue un quart d'heure après le départ de Ramsonn.

— Je lui ai raconté la chose de l'arrestation, fit la vieille, elle est devenue blanche comme un linge, la pauvre petiote... et elle est partie du côté du port.

Robert s'y rendit immédiatement. Un vieux pêcheur qui fumait béatement sa pipe, face à la mer, put enfin renseigner le jeune homme.

Une petite blonde, habillée de noir? Qui était arrivée par un canot-automobile en compagnie d'un matelot? Eh bien elle avait pris la vedette qui fait le service Le Havre-Honfleur. Elle était au Havre depuis une bonne heure au moins.

Ne sachant plus que penser de l'étrange conduite de la nièce de Lagarde, le journaliste dut patienter jusqu'à l'arrivée de cette vedette qui le ramena au Havre à seize heures. Il s'aperçut alors qu'il avait complète-

ment oublié de déjeuner et, entrant dans un bar, avala un sandwich avant de se rendre chez le juge d'instruction où il retrouva Fringel et Duroc.

— Mon petit, lui apprit Duroc, les empreintes de semelles relevées à la villa sont de deux pointures plus petites que celles de Ramsonn et sauf la déposition de l'ancien mousse du *Bonne-Brise* accusant Ramsonn d'avoir fomenté une révolte à bord, nous n'avons aucune preuve contre l'inculpé concernant l'assassinat de Lagarde.

Fringel n'en croyait pas moins tenir l'assassin du dément.

— Et la jeune fille, ami Robert? Elle seule pourra, si on la cuisine adroitement, nous révéler s'il y a un autre complice. Vous avez ramené la petite?

— Non, mais elle est rentrée au Havre. On la trouvera.

— Ouais, grogna Fringel exaspéré. Il n'y a plus qu'à la chercher, n'est-ce pas? Duroc, ton filleul est peut-être un as comme reporter mais comme détective il ne vaut pas un sou... Allons, au travail... pour nous reposer... On va inspecter les hôtels... Ça donnera ce que ça donnera...

— Un instant, fit le juge qui, entendant la sonnerie du téléphone venait de décrocher l'appareil... Allo, allo... oui, c'est moi. Eh bien parlez donc... Qui êtes-vous?... Ah bien, Annette Lagarde... Oui, oui, j'entends fort bien, mademoiselle... En rentrant à la villa vous avez trouvé un homme mort dans la chambre de votre oncle? Allo... Ah, l'agent de surveillance devant la maison n'a rien remarqué? Nouveau mystère... Le mort s'est suicidé? Le revolver est près du corps? Bien, je viens... Ne touchez à rien, surtout, et ne quittez plus la villa, c'est un ordre, et je vous conseille fortement de le suivre.

Il raccrocha l'appareil. Robert murmura :

— Elle est rentrée chez elle, donc elle est innocente. Je le savais bien.

Personne ne protesta. Fringel grommela :

— Un troisième suicidé! Allons, Duroc, il y a du

louche là-dessous. Je ne crois pas à ces sortes d'épidémies, moi... C'est un nouvel assassinat... et dont on ne pourra pas accuser Ramsonn. Mais je parie que le coupable est aussi un matelot du *Bonne-Brise*... Villari, Signot ou Ratieret, j'en mettrais ma main au feu.

Accompagné de son greffier, de Robert et des deux policiers parisiens, le juge Blanchard monta dans un taxi.

— Chauffeur, à Sainte-Adresse, 8, avenue de...

— Suffit... j'y suis... La Villa des Suicidés, monsieur le juge... Je connais la maison, ça fait six fois en deux jours que j'y conduis des amateurs d'émotions fortes. Je pourrais y aller les yeux fermés.

Après une sèche observation à l'agent de planton devant la sinistre demeure de Lagarde, le juge gagna la maison, suivi de son greffier et des trois amis.

Dès l'entrée Robert vit enfin Annette Lagarde!

Livide, appuyée au mur blanc du vestibule, elle semblait la statue de l'épouvante. Jolie, certes, grande et mince, elle paraissait bien plutôt une victime qu'une coupable, néanmoins le juge lui adressa sévèrement la parole.

— Votre équipée de ce matin en compagnie d'un individu maintenant sous les verrous fait peser sur vous de terribles soupçons et je veux espérer que vous allez consentir à déposer avec la plus entière sincérité. Fringel, emmenez-la, je la questionnerai dès que j'aurai fait les premières constatations... Allons dans la chambre du capitaine puisque c'est encore là qu'eut lieu ce prétendu suicide. Le corps de Lagarde a du reste été enlevé hier pour l'autopsie.

Dans cette pièce ils trouvèrent un second agent devant le mort.

— Laissez-nous, lui ordonna le juge. Allez aider votre collègue à garder la porte du jardin, je ne veux aucun curieux ici... Vous avez averti le commissaire?

— Oui, dès que la demoiselle a appelé... pour nous dire ce qu'elle avait découvert. J'avais été boire un bock avec Louis et la villa est restée seule pendant dix

minutes tout au plus. Ça a malheureusement suffi... A mon avis il est venu, celui-là, juste pour se tuer...

Fringel riposta qu'on se souciait peut d'avoir l'opinion de si lamentables agents. Boire un bock quand on a une mission à remplir?... Eh bien, on pouvait vraiment compter sur le zèle des agents de province...

L'interpellé fila sans plus attendre. Fringel qui tenait Annette par le bras desserra son étreinte et Robert apitoyé, avança une chaise à la jeune fille qui l'en remercia par un triste sourire.

Il resta près d'elle, laissant les deux policiers contempler le nouveau suicidé.

— En comptant l'Anglais ça fait le troisième... Jusqu'à présent je ne vois aucun rapport entre cet Anglais et Lagarde, marmotta Duroc... Quand les photos auront été prises on examinera le mort. Le revolver paraît lui avoir échappé de la main... et la blessure du crâne peut, évidemment, à première vue avoir été faite par lui-même... mais quelque chose me dit que c'est encore un suicide simulé.

— Non, non, Duroc... Celui-là s'est bien tué... Voyez donc, monsieur le juge, le coup a été tiré à bout portant... Un meurtrier aurait été obligé de lutter avec cet inconnu qui aurait eu un geste instinctif de défense car il aurait vu venir le coup qui le menaçait. Ah, voilà les photographes et le médecin légiste.

Annette, indifférente à l'enquête, avait fermé les yeux. Robert éprouvait pour elle un sentiment de pitié tendre qui faisait battre son cœur à grands coups.

Dans cette chambre du crime et du suicide, l'amour, cette douceur, fleurissait malgré tout, plus forte que l'épouvante et que la mort. Annette, en ouvrant les yeux, vit le regard du jeune homme posé sur elle et se sentit protégée, défendue. Un soupir entr'ouvrit ses lèvres et involontairement elle tendit sa main fiévreuse à celui dont elle devinait le sentiment secret grâce à cet instinct merveilleux qui pousse l'un vers l'autre ceux qu'une mutuelle tendresse liera un jour pour la vie.

L'enquête se déroulait selon les rites habituels. Les

clichés pris, le médecin légiste put s'occuper du corps et déclara qu'il s'agissait bien cette fois d'un suicide.

Fringel, qui aimait nier l'évidence, objecta que le suicidé n'était pas seul dans la pièce... Sur une chaise capitonnée et approchée du mur dont on avait arraché le papier à fleurs, deux empreintes de pied s'offraient au regard... deux empreintes qui n'avaient pu être laissées par le mort chaussé d'espadrilles.

— La même dimension que celles relevées la nuit du cambriolage, Duroc... Regarde, examine... Hein? Ils sont venus à deux, je te dis... Un seul est reparti... qui ne peut pas être Ramsonn.

Duroc débarrassait le cadavre de son imperméable et de son veston... découvrant ainsi les bras du mort, bras couverts de tatouages. Fringel, lui, fouillait les poches.

— Une ancre, naturellement, marmottait Duroc... Un palmier et une moukère... une inscription précieuse : Vive Jean Bart. Le mort doit être de Dunkerque, tous les matelots de cette ville ont une vénération pour Jean Bart et j'en ai vu pas mal qui avaient éprouvé le besoin de se faire tatouer le nom ou le visage du célèbre corsaire.

— Bien déduit, répondit Fringel. Si l'on avait volé les papiers du mort, ta remarque aurait été précieuse car il s'agit en effet de Ratieret, Jules-François, né à Dunkerque le 12 juillet 1901. Voici la carte d'identité... de vieilles lettres sans enveloppes, des photos... et un mot qui sera utile... Il est signé Ramsonn et dit ceci :

« Mon vieux Ratieret, le capitaine n'est plus à l'asile mais habite une villa de Sainte-Adresse. Il y vit seul avec une nièce. On pourra donc reprendre la conversation. Je serai au Havre dans une huitaine de jours. Rendez-vous le 12 mai chez Lagarde. Je ne sais ni le numéro ni le nom de la rue mais tout le monde t'indiquera, à Sainte-Adresse, l'endroit exact. On appelle la maison la Villa du Suicidé à cause d'un Anglais qui s'y est pendu. Il paraît que le capitaine a perdu la raison, mais j'ai idée que notre visite lui rendra la mémoire. »

— Bigre, fit Duroc admiratif... voilà qui accuse Ramsonn car le meurtre du capitaine eut lieu le 12... Ça

s'éclaire. Ramsonn a tué Lagarde et les autres sont arrivés le lendemain pour chercher le fameux parchemin... A propos, Mlle Lagarde pourrait nous donner des explications car, si elle était absente lors du meurtre de son oncle, elle était à la villa la nuit du cambriolage.

— Mademoiselle, il faut répondre, déclara le juge.

Fringel vint à elle, l'aida à se lever, la poussa vers le juge assis devant une table où près de lui le greffier résumait la perquisition. Annette, chancelante, dut se tenir à la table pour ne pas tomber et balbutia :

— Je ne sais rien. Je ne peux rien dire. Par pitié ne m'interrogez pas.

Robert lui avança une chaise et essaya de lui éviter cet interrogatoire. Il restait persuadé de sa complète innocence mais le juge d'instruction le menaça de le faire sortir s'il tentait encore de troubler l'enquête et le jeune homme se résigna au silence. Pourtant cette marque de sympathie rendit un peu de courage à la malheureuse qui murmura :

— Je suis à bout de forces, questionnez-moi... Je voulais seulement défendre la mémoire de mon oncle et... Ramsonn en se présentant à moi le soir du cambriolage m'avait dit que si on découvrait un document on saurait comment le capitaine Lagarde avait été poussé à la folie par ses remords.

— Pas mal imaginé, fit Fringel. Décidément l'individu est habile. Parbleu, je comprends...

— Permettez, coupa le juge qui avait seul le droit d'interroger Annette.

Ce fut chose facile, la pauvre petite qui venait de vivre un affreux cauchemar était incapable de résistance.

Elle parla sans qu'on eut besoin de lui poser une seule question.

Elle s'était rendue au Havre le 12, dans l'après-midi et au retour avait trouvé son oncle pendu dans la pièce qu'il ne quittait guère. Désespérée mais non surprise d'un acte qui mettait un terme au calvaire de l'infortuné, elle n'avait songé qu'à le pleurer et à le veiller.

Une voisine lui conseilla de prendre une garde et elle pria alors Julia Billard, accourue comme tant d'autres à la nouvelle du drame, de venir le lendemain matin vers sept heures.

— J'ai très peu connu mon oncle, expliqua Annette. Il faisait de très longs voyages et, après la mort de mes parents, je suis restée une année entière comme institutrice dans le lycée où j'avais été éduquée. Mon oncle m'écrivait des lettres fort courtes et très rares. Je savais cependant qu'il commandait le *Bonne-Brise* aussi ai-je suivi dans les journaux le récit du naufrage du cargo, du sauvetage de son capitaine, de la disparition de l'équipage. Je me suis indignée, alors, que les matelots, partis sur une chaloupe, aient abandonné mon oncle seul sur le bateau. J'appris que mon seul parent, devenu fou, avait été mis dans un asile... J'écrivis alors au directeur de Saint-Yon qui m'assura que le malade était inoffensif et je résolus de me charger de lui.

« On me nomma sa tutrice, j'achetai cette villa assez isolée pour qu'un dément y eut un repos nécessaire. Je me consacrai entièrement à mon oncle qui me parut jouir de toute sa raison et me montra très vite une profonde affection. Il avait perdu toute mémoire du passé et manifestait une extrême frayeur dès qu'il entendait un bruit inhabituel. Je me mis en devoir de lui apprendre ce passé, il avait en moi une telle confiance qu'il ne douta jamais de ce que je lui appris. Qu'il ait commandé un bateau parut enfin le troubler et il me sembla qu'il avait réussi à se souvenir de cela. Quelque temps après, plus impressionnable et effrayé que d'habitude, il me supplia de ne plus jamais lui parler de sa vie de marin... et je respectai son désir. Nous étions heureux...

« Et le drame éclata! Ce suicide fut affreux pour moi, j'étais à nouveau seule au monde, sans un ami... car mon oncle et moi vivions isolés. En veillant mon cher mort je songeais à la vie qui m'attendait désormais quand minuit sonna. Je me mis à frissonner et montai dans ma chambre pour prendre un manteau car j'avais l'intention de rester jusqu'au jour près de mon oncle.

Quand je redescendis j'aperçus par la porte laissée ouverte un inconnu qui, penché sur le mort, décousait son veston... Epouvantée je poussai un cri et perdis connaissance.

« Lorsque je revins à moi j'étais dans une auto et deux hommes se disputaient devant la voiture... celui qui avait osé profaner la dépouille mortelle de mon oncle et un autre, beaucoup plus grand qui disait :

— Lagarde est mort, il n'y a plus rien à faire ici. Je ne te laisserai pas enlever cette petite. Renonce à cette affaire si tu tiens à ta peau.

« L'autre murmura je ne sais quoi et s'enfuit. Je n'ai pas vu ses traits mais je reconnaîtrais sa silhouette, ses longs bras, sa voix qui a un accent étranger un peu chantant. Mon sauveur, je lui donnai ce nom immédiatement, me fit monter en auto, prit le volant et m'expliqua :

— Pour votre sécurité, il ne faut pas que vous restiez à la villa. Je suis Ramsonn, un ancien matelot de votre oncle qui, hélas! a un crime sur la conscience, ce qui lui a attiré la haine de l'équipage du *Bonne-Brise*. Nous sommes quatre rescapés, sans compter le mousse qui avons le droit de haïr Lagarde. Il est mort et je pardonne, moi, puisque le malheureux a expié, mais les autres n'hésiteront pas à vous faire payer le crime du mort... Or il existe un document signé de votre oncle et avouant son crime, le meurtre de deux marins du *Bonne-Brise*. Qui a ce document? Je l'ignore. Aidez-moi à le retrouver et nous le détruirons pour qu'il ne reste pas trace du forfait du capitaine Lagarde.

« J'étais affolée, au désespoir... Ces deux meurtres me parurent expliquer la raison de la folie de mon oncle, la conduite de l'équipage abandonnant son capitaine lors du naufrage du *Bonne-Brise*. A qui me confier sinon à Ramsonn qui me prenait en pitié? Je passai le reste de la nuit dans une chambre de son hôtel, j'y demeurai enfermée la journée suivante, ayant appris par les journaux que m'apporta Ramsonn que mon oncle avait été assassiné et que son corps n'était plus à la villa. Je ne savais que penser, que croire, que faire.

Ce matin, Ramsonn me proposa de l'accompagner à Honfleur chez la mère d'un matelot tué, disait-il, par mon oncle. Il espérait y trouver le document mais je n'eus pas la force d'entrer chez cette femme... Vous savez le reste...

« Ramsonn m'a-t-il abusée? Mon oncle est-il innocent? Ce que je vous demande c'est d'avoir pitié de lui, de défendre sa mémoire car, s'il fut coupable, il a expié... »

Les quatre hommes, violemment émus, gardèrent quelques instants le silence. Puis Robert prit la main d'Annette, la garda dans la sienne. Le juge d'instruction, grave, presque solennel, déclara enfin :

— Votre oncle fut l'honneur même, mon enfant... et la victime de quatre misérables. La ruse imaginée par Ramsonn était cruelle et, moins troublée, vous en eussiez eu raison. Un concours de circonstances laissant mystérieux le naufrage du *Bonne-Brise* abandonné sans raison par l'équipage pouvait donner au capitaine l'allure d'un coupable. Il n'en est rien.

— Reste à déterminer la part de Ramsonn au meurtre du capitaine, reprit Fringel, à trouver les trois autres. Je m'en charge.

Il fut décidé qu'Annette, encore en danger, irait habiter l'hôtel où étaient descendus les deux policiers. Il était certain que Ramsonn en lui proposant sa protection n'avait voulu que gagner la confiance de la jeune fille dans l'espoir d'obtenir d'elle des renseignements concernant le document.

Pendant le dîner qui réunit les trois amis et la pauvre enfant dans un salon privé de l'hôtel, Duroc interrogea Annette.

— Jamais votre oncle n'a fait allusion à ce papier? D'après la déposition de l'ancien mousse du cargo, le capitaine aurait écrit au dos du plan d'un prétendu trésor les noms des coupables et le récit de leurs crimes. Il est évident que ce papier si dangereux pour les misérables n'est pas caché dans la villa, ils ont fouillé partout. Mais, dans le jardin?

— Non, sûrement pas, monsieur Duroc. Mon oncle

ne quittait jamais seul sa chambre. J'allais l'y chercher, je l'accompagnais partout car, je l'ai dit, il était devenu extrêmement peureux, s'effrayait du moindre bruit. S'il a caché le document, ce ne peut être que dans sa chambre, pas ailleurs.

— Il ne s'y trouve pas... J'ai tout exploré, tantôt, après avoir interrogé Yvonnek. Voyons, résumons. Lagarde, terrassé par les matelots révoltés, est fouillé par eux puis enfermé dans la cale. Libéré par le mousse mais abandonné sur le bateau, il est recueilli par un bateau hollandais qui lui prodigue ses soins alors qu'il a déjà perdu la raison. On dut visiter ses poches, examiner ce qu'elles contenaient. Or, aucun document n'a été consigné sinon le mystère du *Bonne-Brise* aurait été révélé depuis longtemps. A l'asile Saint-Yon où j'ai téléphoné, aucun parchemin, aucun dessin de plan ne fut trouvé sur le dément... qui, ensuite vous est confié et n'a pu agir sans vous. J'y perds mon latin...

— Reste le cargo, lança Fringel. Je flaire du louche là-dessous. Lagarde est resté trois jours seul à bord... Avant la révolte de l'équipage, il a pu cacher le document destiné à la mère du défunt. Libéré par Yvonnek et se voyant abandonné à bord, il crie sa menace aux matelots mais dit avoir écrit l'accusation alors que, selon moi, il n'avait alors que l'intention de le faire, certain de pouvoir reprendre le document où il l'a caché. Déjà à demi-fou, a-t-il rédigé l'accusation? Qui le saura jamais? Mais, pour moi, le parchemin du matelot Bouillon est resté à bord du cargo... sinon on l'aurait trouvé sur Lagarde.

— Et ces misérables ont tué... pour rien!

— C'est presque toujours pour rien ou pour pas grand chose qu'on risque l'échafaud... J'ai connu un homme qui avait tué un vieux rentier, n'a trouvé chez lui que cent trente francs et, tiens, rappelle-toi...

Laissant les deux policiers évoquer leurs sinistres souvenirs professionnels, Robert entraîna Annette vers un canapé et tous deux émus, troublés, parlèrent de l'avenir... de tout ce que la vie réserve d'heureux à

ceux qui lui font confiance... Annette se marierait un jour. Si jolie, comment ne serait-elle pas adorée?

Et lorsque Duroc annonça qu'il était grand temps de prendre une bonne nuit de repos, Annette, déjà conquise à la tendresse qui s'offrait à elle, n'avait plus dans les yeux cette expression désespérée des êtres faibles qui se sentent seuls au monde.

VI

RÉGLEMENT DE COMPTE

La presse fit grand bruit autour du troisième suicidé de la villa de Saint-Adresse et de nombreux détectives-amateurs envoyèrent au juge d'instruction le résultat de leurs déductions.

Tout le monde voulait voir un rapport étroit entre John Hortys, le premier suicidé, et les deux autres; plusieurs journaux adoptèrent cette opinion et déjà on demandait pourquoi la police française ne réclamait pas à Scotland Yard des renseignements concernant John Hortys.

Gardée à vue, c'est le terme exact, mais avec quelle amitié de la part des deux limiers parisiens et quelle tendresse de la part de Robert!... Annette Lagarde, qui lisait les quotidiens, affirmait que le premier suicidé n'avait aucun rapport avec son oncle. La jeune fille, désireuse à l'époque, d'assurer au capitaine une retraite paisible, vaste, confortable et ayant vue sur la mer, avait acheté la villa sans se soucier des bruits courant sur cette demeure isolée et qu'on disait hantée par le fantôme de l'Anglais. Nullement superstitieuse, elle s'était réjouie que la villa, restée longtemps sans acheteur, lui fût laissée à un prix des plus raisonnables.

— Mon pauvre oncle, bien incapable d'ailleurs de se soucier de ces détails, ne me demanda aucune ex-

plication et parut enchanté de la villa. Je puis affirmer qu'il n'avait jamais connu l'Anglais.

C'était aussi l'avis des deux policiers qui, malgré leur habileté, piétinaient lamentablement.

On avait pu, grâce à la déposition d'Yvonnek, garder Ramsonn sous les verrous et l'inculquer de complicité de révolte à bord du cargo français mais là s'arrêtait l'accusation car il avait été impossible de relever la moindre preuve contre lui dans l'affaire de la Villa des Suicidés. Il refusait de dire ce qu'il avait fait de l'auto de son complice et Duroc avait visité les garages en vain.

Le troisième mort, inscrit sous le nom de Ratieret, fut reconnu comme tel par Yvonnek et le médecin légiste ayant cette fois formellement conclu au suicide, le juge d'instruction parlait d'abandonner l'enquête concernant le meurtre du capitaine. Il allait lancer en pâture à la curiosité publique et à la voracité de la presse l'affaire du *Bonne-Brise*, procès pour lequel on avait du moins déjà un coupable, Ramsonn, un complice (mort il est vrai) Ratieret. Villari et Signot, formellement accusés par Yvonnek, d'avoir participé à la révolte à bord, aux coups ayant amené la mort du timonier Laurent, à l'emprisonnement dans la cale du capitaine Lagarde, étaient donc considérés comme inculpés et recherchés.

A Paris, le chef de la Sûreté songeait à rappeler les deux policiers et, par téléphone en attendant mieux, ne se privait pas de leur reprocher leur échec.

Robert, absorbé par son amour, adressait au *Matinal* des articles qui n'étaient guère sensationnels et une lettre de son directeur disait le désappointement de la rédaction qui avait cru au talent du jeune reporter. Robert, un peu froissé, fit lire la missive à Annette et ajouta :

— Au fond, mon directeur a raison, l'affaire de la Villa des Suicidés va être classée sans que ni nos deux amis ni moi n'ayions pu découvrir la vérité. Sans les affirmations d'Yvonnek, on pourrait même croire que tout cela n'a jamais existé. Impossible de découvrir le

document, le meurtrier de votre oncle, la cause du suicide de Ratieret. De là à nous taxer tous trois de faire du roman, de prétendre qu'Yvonnek a menti, il n'y a pas loin et l'avocat de Ramsonn ne s'en privera pas. Il n'y a aucune preuve sérieuse confirmant l'accusation et Ramsonn, au procès, accusera certainement ses camarades morts sur lesquels il fera peser la responsabilité entière de la révolte. C'est navrant de penser qu'il peut s'en tirer avec un acquittement. Vous-même, Annette, avez cru en sa sincérité...

Annette partageait la tristesse de ses amis. De plus elle désirait ardemment venger son oncle, mettre la mémoire du capitaine à l'abri de tout soupçon. Aussi, après avoir longuement réfléchi, proposa-t-elle aux policiers de la laisser retourner à la villa.

— Villari et Signot, rendus prudents depuis l'arrestation de Ramsonn, se sont certainement terrés, expliqua-t-elle. Pourtant ils doivent encore penser au document, à ce trésor auquel ils croient, à l'accusation écrite par mon pauvre oncle au revers de ce document. Ils risqueraient beaucoup, je crois, pour s'emparer du parchemin. S'ils sont au Havre, ils me savent bien gardée, inattaquable et ne bougent plus, mais que je retourne à la villa, que j'y demeure seule et ils ne pourront pas résister au désir d'y venir. Je suis décidée à risquer l'aventure.

Robert, effrayé, protesta énergiquement. Duroc, ému, assura que jamais il ne permettrait pareille imprudence. Fringel, lui, approuva ce projet et mit toute son éloquence à le défendre.

La petite ne courrait aucun danger car, naturellement, la villa serait gardée secrètement, mais il fallait en finir avec l'équipage du cargo... sinon Annette Lagarde risquait de rester sous la menace d'un danger certain.

— Villari et Signot sont probablement au Havre tous les deux. Nous avions pensé, Duroc et moi, que Ramsonn avait pu donner rendez-vous à Ratieret seulement et que c'était celui-ci qui avait « suicidé » son ancien capitaine, mais les empreintes de pas révélées

dans la chambre du crime ne sont pas celles du troisième suicidé; donc c'est un complice qui, le premier, a rendu visite à Lagarde et l'a tué. Villari ou Signol? Mystère encore... qu'il faut découvrir. Les révoltés du *Bonne-Brise* ont probablement lu dans la presse le récit de la déposition de l'ancien mousse, seul témoignage les accusant, témoignage affaibli d'ailleurs par le silence prolongé d'Yvonnek. D'adroits défenseurs peuvent influencer le jury et obtenir l'acquittement. Mais qu'on retrouve le document de Lagarde et devant cette nouvelle accusation signée par le capitaine du cargo, c'est la condamnation certaine des coupables!

« Annette dit vrai, le document doit être la pensée dominante de Signol et de Villari. L'obtenir, le trouver, c'est non seulement s'emparer d'une preuve irréfutable de leur crime mais c'est aussi avoir enfin le plan d'un trésor qui, après tout, existe peut-être vraiment. Ramsonn, en gagnant la confiance de la nièce du capitaine, prouvait à ses complices que n'ayant rien trouvé dans la villa il espérait du moins obtenir de la jeune fille le précieux parchemin ou la possibilité de le dénicher. Annette reste le seul piège à tendre aux deux misérables... et puisqu'elle nous propose de le tenter, il faut l'accepter.

Duroc fut vite convaincu. Restait Robert qui dut se rendre à son tour, Annette assurant qu'elle ne pouvait continuer de vivre dans la crainte continuelle de voir surgir devant elle les deux autres rescapés du *Bonne-Brise*.

Le juge d'instruction Blancard, consulté, approuva le plan conçu par l'énergique et courageuse jeune fille et cette fois on ne donna à la presse que cette information qui parut le lendemain :

« Il sera presque impossible de faire la lumière sur la fin mystérieuse du capitaine Lagarde. Ce qui a été découvert, néanmoins, c'est la révolte de l'équipage du cargo naufragé. Un des coupables s'est lui-même fait justice il y a trois jours, dans la chambre du capitaine Lagarde. Les deux autres matelots ayant participé, selon l'ancien mousse Yvonnek, à la mutinerie à bord,

auraient, paraît-il, renoncé à revenir en France et Annette Lagarde qui semble ne plus avoir rien à craindre des ennemis de son oncle a décidé de revenir chez elle, dans cette Villa des Suicidés, bien lugubre, certes, pour une jeune fille de vingt-deux ans, mais devenue sa propriété car elle est la seule héritière du défunt.

« Celui-ci, qui depuis quelques mois paraissait revenir à la raison, avait parlé à sa nièce de l'existence d'un document précieux, le plan d'un trésor caché sur une île du Pacifique. L'ex-mousse Yvonnek a révélé dernièrement l'existence de ce parchemin et Annette Lagarde, certaine de la protection de l'armateur Montigny, propriétaire du *Bonne-Brise* aurait, dit-on, le projet de faire don à l'armateur de ce document. M. Montigny lui aurait promis sa part du trésor si l'on parvient à le découvrir.

« Roman d'aventures, dira le lecteur? Non... Le public sait trop bien que ces histoires appartiennent souvent à la vie réelle et qu'on a vu revenir en triomphateurs au pays natal des aventuriers partis très pauvres.

« Nous faisons personnellement des vœux pour la réussite des projets d'Annette Lagarde qui, dès ce soir, examinera les papiers laissés par le capitaine et enterrés, paraît-il, dans le jardin de la villa. »

Cet article, reproduit, à quelques variantes près, dans toute la presse régionale, passionna les esprits... surtout ceux des matelots fréquentant les tavernes et cafés du port du Havre.

Personne ne s'inquiéta du sort réservé à Annette par cette publication tapageuse de ses projets. Ramsonn en prison, Ratieret mort, on pensait qu'elle n'avait plus aucun danger à craindre.

Sachant sa sécurité bien illusoire, la pauvre enfant, elle, rentra seule à la villa, le cœur serré. Elle dîna rapidement, resta longtemps à rêver à la fenêtre de la salle, puis, la nuit enfin totalement venue, descendit au jardin, gagna une cabane où étaient rangés des outils de jardinage, prit une bêche et s'enfonça sous les grands arbres.

Le ciel de cette fin de mai était sombre. Des nuages

gris avaient tout l'après-midi voilé le soleil pâle et cachaient maintenant la clarté lunaire. Annette, maîtrisant à grand peine sa frayeur, entendit les feuillages remuer, distingua un bruit de pas derrière elle... On l'avait épiée... et à présent on la suivait!

Se souvenant des recommandations de Duroc, elle se garda bien de donner l'impression qu'elle s'apercevait d'une présence invisible. Un taillis de lilas se trouvait là et la main tremblante cueillit quelques branches odorantes au passage.

Comme alanguie par ce parfum, Annette s'arrêta un instant... parut songer puis renoncer à déterrer le coffret car elle murmura :

— Il fait trop sombre, mieux vaut attendre demain matin.

La ruse réussit admirablement. A peine Annette avait-elle prononcé ces mots qu'une lueur jaillit près d'elle, la lueur d'une lampe électrique de poche éclairant l'étroit chemin bordé de lilas. Une voix chuchota, menaçante :

— Je vous éclairerai, mademoiselle Lagarde... Déterrez le coffret que vous me remettrez; allons, vite, sinon... Obéissez, c'est préférable si vous tenez à la vie.

Elle sentit ses jambes trembler et crut qu'elle allait se trouver mal mais la certitude que ses trois amis veillaient lui rendit un peu d'énergie. Tout n'avait-il pas été décidé par les policiers parisiens qui avaient prévu, espéré, la présence d'un des rescapés du cargo dans le jardin de la villa?

Annette ne pouvait voir l'homme qui la menaçait et se trouvait derrière elle. Elle pensa pourtant que ce devait être l'Italien Villari à cause de l'accent de la voix. Elle fit quelques pas encore en s'appuyant sur le manche de la bêche puis s'arrêta devant un tertre où fleurissaient des primevères.

— C'est là, alors? reprit la voix. Au travail, vite...

La lueur de la lampe fut projetée sur le tertre. Annette, qui espérait voir maintenant surgir ses amis, essaya de creuser avec la bêche pour donner le change

jusqu'au bout au bandit qui la surveillait mais ses forces lui manquèrent et l'outil lui échappa des mains.

— Ah! ah! ricana l'inconnu... On manque de cran, à ce que je vois?

Il n'en était pas surpris. La frêle enfant blonde devait certes s'épouvanter de la menace à laquelle, croyait-il, elle ne s'attendait pas. Ramassant la bêche, il reprit :

— Indiquez-moi l'endroit exact... Ah! votre oncle savait mieux défendre son bien! Même affaibli, fou, disait-on, il n'a pas voulu céder. Ça lui a, du reste, porté malheur... Allons, ma petite, prenez la lampe électrique et éclairez l'endroit... Prenez donc!

Il lui mit la lampe dans la main et elle obéït inconsciemment, dirigeant la clarté vers le tertre fleuri. L'homme se mit au travail immédiatement. Annette ne pouvait voir à la lueur de la lampe qui tremblait dans sa main que les mottes de terre enlevées et les souliers du misérable. Se rappelant les empreintes relevées la nuit du cambriolage de la villa, elle pensa que cet homme armé venu lui voler le coffret était le même qui, déjà, le lendemain de la mort du capitaine, s'était introduit dans la chambre pour fouiller les poches du mort. Moins effrayée, elle reconnaissait enfin la voix... mais n'osa pas lever la lampe pour éclairer le visage du bandit.

— Dites donc, grogna celui-ci, faudrait pas essayer de vous moquer de moi, ma petite... Le capitaine n'a pas enterré son coffre si profondément et je ne trouve encore rien... Je vous préviens qu'essayer de me tromper vous coûterait cher.

— Non, je ne vous trompe pas, c'est bien ici...

Elle n'avait plus peur, car une main venait de serrer la sienne dans l'ombre, la main de Robert Valin... Deux silhouettes courbées s'avançaient vers l'homme qui s'était remis à creuser...

— Haut les mains!... ou une balle dans la peau... Choisis!

C'était Duroc qui venait de se dresser devant le misérable pendant que Fringel et Robert, également ar-

més tous deux, encadraient l'ex-matelot du *Bonne-Brise.*

— Villari, n'est-ce pas? demanda Duroc, examinant le visage du bandit. Inutile de nier, je sais par Yvonnek que Signot, outre son accent méridional très marqué, est gros et presque chauve... alors que l'Italien Villari, mince, petit, nerveux, a des cheveux bruns frisés et une voix relativement mélodieuse. Fringel, les menottes... Avec la racaille de cette sorte, c'est toujours une bonne précaution.

Annette, sa mission terminée, défaillait presque dans les bras de Robert qui la soutint tendrement jusqu'à la villa.

Devant la grille, une auto attendait, gardée par deux agents.

Fringel triomphant ironisait :

— En voiture, signor. On va vous conduire avec les égards que vous méritez à votre nouvelle résidence. Annette, pardonnez-nous de vous imposer le voisinage de cet individu peu recommandable, mais il serait imprudent de vous laisser ici et nous préférons vous ramener à l'hôtel. Signot pourrait bien rôder dans le voisinage.

— Signot? ricana Villari. Il est mort à Mexico il y a dix mois. Pas mal joué, la petite... Je m'y suis laissé prendre... Bon, ça va, je suis pris... Je m'en tirerai avec quelques mois de prison, car après tout je n'emporte rien et je n'ai tué personne, moi.

— C'est à voir, grogna Fringel... Tu chausses du quarante et un, toi, pas vrai? Tu ne pourras pas nier avoir déjà cambriolé la villa et menacé la nièce de ton ancien capitaine.

— Oh! j'avoue, j'avoue... J'ai rendu visite à la villa alors que le capitaine était mort mais je n'ai rien emporté... Ramsonn pourra vous le dire, lui qui s'est trouvé là juste à point pour m'empêcher d'enlever la petite qui est trop rusée pour ne pas savoir où est caché le document.

— J'ignore pourtant où ce papier se trouve, Vil-

lari. Je suis certaine que mon oncle ne l'avait pas en sa possession quand il fut recueilli par le navire hollandais, lors de l'abandon de l'équipage du cargo.

Villari tressaillit cette fois et perdit un peu de son assurance. Il garda le silence jusqu'à ce que l'auto ait stoppé devant la prison où on allait l'écrouer puis il grommela :

— Le document serait resté à bord du cargo, alors? Eh bien, si on avait su... Pauvre Ratieret... et pauvre moi!... Sale affaire...

On obtint le lendemain par radio la confirmation de la mort de Signot, tué dans une rixe à Mexico.

De l'équipage révolté, il ne restait que Ramsonn et Villari. Mais qui devait-on accuser du meurtre du capitaine?

Ramsonn, emprisonné avant le suicide de Ratieret, ignora également l'arrestation de l'Italien et, usant d'un vieux procédé auquel les coupables se laissent toujours prendre, le juge d'instruction fit comparaître dans son cabinet Ramsonn accompagné de son avocat, jeune stagiaire désigné d'office, et peu fier d'avoir à défendre un tel bandit.

— Ramsonn, vos complices ont fait des aveux complets, vos deux complices Ratieret et Villari... car Signot, lui, est mort il y a dix mois à Mexico.

Ce dernier détail frappa Ramsonn et lui prouva que la police avait réussi à tout découvrir. Il continua néanmoins à se dire innocent.

— Je ne suis pour rien dans la révolte de l'équipage. Quant au document, j'ai seulement voulu aider la petite Lagarde à le conserver si elle l'a, à le reprendre si quelqu'un s'en était emparé. C'est pour ça, je l'ai déjà dit, que je suis allé à la villa de Sainte-Adresse et sans moi la nièce du capitaine serait probablement morte à l'heure qu'il est. Je l'ai emmenée dans l'auto de Villari, auto que j'ai conduite dans la nuit hors du Havre où on la retrouvera. Je suis innocent!

— Voyons, fit le juge impatienté, pourquoi nier encore? Vos deux complices ont avoué, eux... Vous leur aviez écrit pour leur donner rendez-vous à la villa,

preuve que vous faisiez cause commune avec eux. Ratieret possédait une lettre de vous et je l'ai lue.

— Le maladroit, grogna Ramsonn... Pourquoi l'a-t-il gardée? En tous cas, je n'avais pas écrit à Villari, un faux-frère, un fourbe, un assassin...

— Villari vous accuse formellement du meurtre du capitaine.

— La crapule, alors que c'est lui qui... Je l'ai vu... J'étais entré dans le jardin, le 12 de ce mois, comme convenu... Par chance, la petite, justement, était allée au Havre... J'attendais Ratieret et je m'étais caché derrière la cabane à outils, à gauche de la maison. J'ai vu Villari sur le perron avec le capitaine... Ils sont entrés tous les deux dans la villa... alors je me suis approché et j'ai regardé dans la chambre du rez-de-chaussée, j'ai vu Villari frapper Lagarde à la nuque puis le pendre avec une corde et s'enfuir...

— Vous écrivez, greffier? Bien, qu'on fasse venir Villari.

L'Italien, mis en face de son accusateur, protesta. Les deux complices, oubliant toute prudence, résumèrent en une courte scène tout le drame pendant que le greffier écrivait rapidement sans avoir le temps de lever un instant les yeux.

Les défenseurs des deux misérables durent renoncer à leur prodiguer leurs conseils car, fous de rage, Ramsonn et Villari n'entendaient rien.

— Oui, j'ai frappé le capitaine d'un coup de poing à la nuque mais quand je l'ai vu à terre, je me suis enfui. C'est toi, Ramsonn, qui es entré alors et a achevé Lagarde. Je n'avais pas de corde sur moi et je n'en aurais pas trouvé dans la pièce.

— Je te dis que je ne suis pas entré dans la villa, moi... et j'ai tout vu, c'est toi l'assassin, Villari... comme tu es celui du timonier Laurent que tu as achevé à coups de couteau.

— Tu mens! C'est toi qui a tout fait! Moi j'ai laissé le capitaine évanoui et n'ai su sa mort que par les journaux, le lendemain. J'ai même cru que, ayant repris connaissance, il s'était pendu dans une crise de

folie. Alors je suis revenu à minuit pour chercher le document, c'est vrai... et tu es venu aussi, juste à temps pour m'empêcher d'emmener la jeune fille que j'aurais réussi à faire parler si elle était restée en mon pouvoir. J'avais volé une auto dans une rue du Havre, j'avoue ça... pas le reste! Tu as toujours été un traître, Ramsonn, la preuve c'est que tu avais averti Ratieret dès que tu as connu l'adresse du capitaine, Ratieret seul. Heureusement que lui il était loyal avec les camarades. Il m'a écrit... Un brave type, lui, qui voulait seulement le document pour supprimer l'accusation écrite contre l'équipage par le capitaine. Il a voulu retourner à la villa la nuit suivante et n'ayant rien trouvé, sachant la jeune fille en ton pouvoir et certain que tu la ferais parler, que tu obtiendrais le document et que tu exigerais de lui une nouvelle complicité il s'est suicidé... devant moi... qui l'avais suivi, aidé...

— Ratieret mort?

Cette nouvelle frappa Ramsonn. Villari, dont la sincérité était maintenant évidente, cherchait, pour le juge cette fois, des preuves l'innocentant de la mort du capitaine.

— J'ai lu dans les journaux qu'on avait relevé l'empreinte de mes pas, le lendemain de sa mort... Pourquoi n'en trouva-t-on pas le jour de la mort sinon parce que Ramsonn, étant entré après mon départ et y ayant laissé les siennes dans la chambre du crime, a eu la précaution de tout effacer? Je connais son truc... il nous l'a conté dans le temps, sur le cargo... quand on prépara la révolte contre Lagarde... Ne pas laisser de traces de pas.... On a dû trouver un balai ou un chiffon dans la chambre... Il devait y avoir une corde dans une autre pièce... Il faut questionner la jeune fille. Moi, j'ai un alibi... pour le 12 mai... A quinze heures, j'étais au bar du père François, j'y suis resté à boire, à manger jusqu'à près de minuit... J'ai achevé Laurent, c'est vrai, d'un coup de couteau. Le couteau, ça me connaît, pas la corde pour simuler un suicide... Ramsonn, venu chez le capitaine après moi, le pend, efface la trace de

ses pas... et n'a plus le temps de chercher le document. Il revient le lendemain soir, comme moi... dans l'espoir de le trouver. Moi, si j'avais tué Lagarde, je n'aurais jamais eu le courage de toucher à son cadavre...

Ramsonn essaya encore de protester mais le juge, convaincu, lui apprit qu'on avait relevé la trace de ses pas allant à la cabane aux outils et en revenant. Ramsonn avait oublié d'effacer ces empreintes dont la police n'avait point dit un mot aux journalistes. Selon Annette, la corde qui avait servi à pendre le capitaine venait de cette cabane.

Et Ramsonn, effondré, fit des aveux complets.

Accusé d'avoir causé la mort du capitaine et fomenté une révolte à bord du cargo, il était, trois mois après, condamné aux travaux forcés à perpétuité ainsi que Villari qui avait reconnu s'être révolté en mer et avoir achevé le timonier d'un coup de couteau.

Yvonnek qui dut, lui aussi, comparaître au banc des accusés fut reconnu innocent et acquitté.

Fringel et Duroc, félicités par leur chef, obtinrent de l'avancement et furent témoins au mariage d'Annette et de Robert. A l'issue de la cérémonie, résumant le drame de la Villa des Suicidés, Fringel, parlant du document, assura qu'il y avait du louche là-dessous. Le parchemin existait-il encore, après tout?

La réponse vint de San Francisco à l'adresse de l'armateur Montigny. Le cargo, enfin vendu, fut mis en cale sèche pour être réparé et on découvrit derrière une paroi de la cabine du capitaine le plan du fameux trésor. Lagarde n'avait plus songé, dans sa folie, à y écrire le récit de la révolte et les noms des coupables mais le nouveau propriétaire du *Bonne-Brise* avait suivi les indications du document et découvert dans une petite île proche d'Honolulu une cassette renfermant des pépites d'or.

L'heureux bénéficiaire offrait sur les quatre millions obtenus après vente du trésor une part à l'armateur français qui, généreusement, la remit à la mère du matelot Bouillon.

Et lorsque M. et Mme Robert Valin vinrent à Honfleur rendre visite à la vieille femme, ils la trouvèrent paisiblement installée dans une confortable demeure et servie par une domestique honnête et dévouée.

L'héritage légué à Bouillon par un vieil aventurier mexicain, après avoir suscité une révolte, deux meurtres et un suicide, allait permettre à une vieille paysanne normande de finir ses jours à l'abri de la pauvreté et de la solitude.

FIN

Pour paraître samedi prochain :

Le gosse à l'accordéon

Roman policier inédit

par ALBERT BONNEAU

L'imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 2-2-39

Puisque vous aimez la lecture...

demandez à votre marchand
habituel de vous procurer
les livraisons illustrées de

AIMÉE... ET CHASSÉE PAR SON LÉGIONNAIRE

Roman inédit d'amour, de tendresse et d'héroïsme

par

HENRY DE TRÉMIÈRES

■

Une œuvre passionnante

Un succès sans précédent

1ère LIVRAISON GRATUITE

Les livraisons suivantes sont mises en vente deux fois par semaine — le MARDI et le VENDREDI — au prix de 0 fr. 35 la livraison.

■

Éditions J. FERENCZI et Fils, 9, rue Antoine-Chantin - Paris (XIVe)

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge